

FREUD ET LA PSYCHANALYSE

Conférences données à Roquefavour

Par JACQUES BÉNESTEAU et JACQUES CORRAZE

Le dimanche 10 juin 2001.

Citations et extraits autorisés par les auteurs, avec mention de la source

<http://www.douance.org/psycho/psych-realites.pdf>

AJOUT LE 8 NOVEMBRE 2002 PAGE 31

SOMMAIRE

| | |
|---|-----------|
| <i>LE FREUDISME, OU L'ART DU BIEN-MENTIR par Jacques Bénesteau.</i> | <i>2</i> |
| VIGNETTE : LE CAS EXEMPLAIRE DE BRUNO BETTELHEIM | 2 |
| L'EMBARGO HISTORIQUE | 5 |
| ABUS DE COCAÏNE | 8 |
| UNE AFFAIRE DE FRINK ET DE BIJUR | 12 |
| SUBSTANCE CLINIQUE | 15 |
| SEULEMENT SIX CAS CLINIQUES..... | 20 |
| THAUMATURGIE | 23 |
| Inefficace y compris pour les analystes ? Les suicidés | 24 |
| Implosion | 25 |
| <i>LA PSYCHANALYSE COMME POSSESSION SPIRITUELLE par JACQUES CORRAZE</i> | <i>26</i> |
| INTRODUCTION..... | 26 |
| TOTALITARISME ET PRIMARISATION DE LA PENSÉE | 26 |
| LA REVENDICATION D'UN CRÉATEUR D'UNE SCIENCE NATURELLE ET D'UNE THÉRAPEUTIQUE DÉFINITIVE..... | 28 |
| LA RÉVÉLATION ORIGINELLE DES CONCEPTS : L'AUTO ANALYSE | 30 |
| LA RÉVÉLATION DU COMPLEXE D'ŒDÈPE..... | 31 |
| LES FAITS ORIGINELS SONT DEDUITS DE LA THÉORIE | 32 |
| LES RÈGLES D'UNE MENTALITÉ PRIMITIVE | 34 |
| SEJOUR SUR LE DIVAN OU LA POSSESSION D'UN ESPRIT | 36 |
| SEULE FAÇON DE RÉPONDRE AUX OPPOSANTS : LE DIVAN | 38 |
| CONCLUSION | 40 |
| <i>BIBLIOGRAPHIE sommaire et commune.....</i> | <i>42</i> |

LE FREUDISME, OU L'ART DU BIEN-MENTIR par Jacques Bénesteau.¹

« dans un monde totalement fictif (le monde totalitaire) les échecs n'ont pas à être enregistrés, admis et rappelés. »

Hannah Arendt.

VIGNETTE : LE CAS EXEMPLAIRE DE BRUNO BETTELHEIM

Le personnage légendaire cumule toutes les qualités des freudiens.

Le destin de Bruno Bettelheim est une illustration du pouvoir dissociatif du freudisme désinformateur. Sa présentation emphatique dans la presse populaire, par d'innombrables ouvrages et articles élogieux en firent d'abord une gloire de l'édition. Il devint une vedette célèbre dans la diffusion de masse. L'homme Bettelheim adhéra à cette valorisation cathodique et graphique : *tous avaient à y gagner*, et se justifiaient réciproquement dans la communauté virtuelle.

Il fallut attendre le suicide en mars 1990 de Bruno Bettelheim, qui s'asphyxia dans un sac en plastique, pour que l'on osât rendre publique un autre message. De nombreux périodiques publièrent des lettres sur celui qui avait pu, tout en prétendant proscrire ces comportements, recourir à la violence physique dans son activité thérapeutique sur la personne des malades, agresser les familles et terroriser ses collaborateurs pendant les trente années de son règne sur l'école orthogénique de Chicago.

Il était un tyran, mais aussi, comme vont le révéler les enquêtes biographiques de Paul Roazen en 1992 et de Richard Pollak en 1997, un mythomane et un mystificateur, « *une invention flamboyante de soi-même* »².

D'abord il s'était fabriqué un rôle de Juif résistant, un modèle de correction politique qui donnera des leçons de courage à ses coreligionnaires présumés passifs sous la terreur nazie. Dans l'immédiat avant-guerre Bettelheim aurait, de ci de là, distribué de dangereuses conférences antinazies en Autriche et en Allemagne puis, après l'*Anschluss*, été capturé lors d'une tentative d'évasion, dans un avion moteurs en marche, et enfin été torturé pendant trois jours. En réalité il n'avait pas été impliqué dans la résistance, ni été directement concerné par les événements, n'avait pas quitté le territoire autrichien, et était davantage occupé à décrocher un diplôme indispensable à une carrière académique à laquelle il songeait depuis 1926. Il fut arrêté en mai 1938 parmi 2000 personnes parce qu'il était juif, et non du fait de sa résistance intellectuelle contre l'occupant. De juin à septembre 1938, à 35 ans, il fut prisonnier au camp de concentration de Dachau, puis jusqu'en avril 1939 à Buchenwald, et s'installa sur le continent américain un mois plus tard. Une soi-disant enquête tirée de son expérience concentrationnaire, que Bettelheim publia en 1943, le fera considérer sa vie durant comme un expert en psychologie des conditions extrêmes, en dépit des protestations vigoureuses des vrais spécialistes et des rescapés des camps. Il y proclame avoir interrogé plus de 1500 prisonniers pendant ces dix mois et demi d'incarcération, ce qui était matériellement impossible.³

Toutefois, les plus formidables morceaux de bravoure dans l'imposture et l'escroquerie vont être en premier lieu ses *curriculum vitae*, et en second lieu la fiction, nécessaire à son idolâtrie, d'une réussite thérapeutique dans le domaine original de l'autisme.

¹ Psychologue hospitalo-universitaire, neuro-pédiatrie et pédopsychiatrie CHU Toulouse, enseignant à la faculté de médecine. *Le texte qui suit est constitué d'extraits, résumés, d'un livre à paraître.*

² Eric Schopler, cité par Pollak, 1997: 216.

³ Cf. Pollak, 1997: 80.

Un dossier de candidature à l'université de Chicago forgea durant l'été 1942 l'illusion d'un passé grandiose s'ajoutant à l'invention d'une résistance antinazie, dans un palmarès destiné à duper les naïfs, dont il modifiera les éléments à plusieurs reprises en fonction des besoins.

Bettelheim se proclame membre de la Société de Musique Moderne de Vienne, personnellement conduit par Arnold Schönberg, et associé de recherche en histoire du théâtre pendant de nombreuses années. Il assure avoir pratiqué la peinture et la sculpture sous la direction des meilleurs artistes du moment. Attaché au Bureau d'Architecture de Vienne, professeur de philosophie et d'histoire de l'art à l'université, et assistant de recherche en antiquités romaines du musée de la capitale, il aurait voyagé en Europe et en Asie mineure pour effectuer des fouilles archéologiques.

Quand Bettelheim affirme avoir été étudiant à l'université de Vienne pendant quatorze années, il n'exagère que de dix ans pour couvrir la période durant laquelle, sans discontinuer, il remplaça en fait son père en 1926 dans une entreprise de commerce de bois. Il se dit détenteur de doctorats en philosophie, en histoire de l'art, et en psychologie, avec mentions suprêmes « *summa cum laude* », mais n'eut, en mai 1937, qu'un diplôme en esthétique du paysage (prétendument inspiré par le freudisme) sans aucune mention. Le doctorat de philosophie était alors, en février 1938, automatiquement attribué sans thèse pour couronner des études générales à la faculté. Il s'ajouta quelques enseignements de psychologie, vite interrompus par l'invasion.

Bettelheim avait, comme d'autres, détruit ses documents et correspondances⁴, et répugnait à fournir quelques détails biographiques précis mais jouissait de la confiance illimitée de ses admirateurs complaisants, à défaut de celle de son entourage.

Ces assemblages mensongers, qui lui permirent d'abord d'accéder au monde académique (*Rockford College*, Chicago), longtemps non vérifiés et indiscutables, sont ensuite devenus officiels.

Mais ce montage n'était pas suffisant : il lui faudra l'épaissir en couches successives, car l'école orthogénique de Chicago va s'offrir à lui à l'automne 1944. La proie est facile. Il certifie alors aux autorités qu'il possède également des compétences en psychologie sociale et en éducation spécialisée dans l'enfance inadaptée, et avoir enseigné ces disciplines puis dirigé des recherches en Autriche pendant douze ans, jusqu'à sa capture. Puis il se fabrique le passé, politiquement correct à l'époque et avec le romantisme convenable, d'un psychanalyste formé à l'école de Vienne.

Le jeune étudiant Sigmund Freud aurait fréquenté un oncle de Bruno Bettelheim, puis ces deux camarades, voyez vous, auraient fait leur service militaire ensemble (1886), au moment où les futures premières générations de psychanalystes étaient en culottes courtes... Des parents de Bettelheim étaient, bien entendu, des habitués de la famille de Sigmund Freud. Bettelheim lisait Freud en cachette dès l'âge de 13 ou 14 ans ; il fut parmi les premiers et aussitôt converti au freudisme. Puis il avait posé sa candidature à l'Institut Psychanalytique de Vienne au milieu des années trente. Lors d'une séance de contrôle de ses qualités, en présence d'Anna Freud et de Paul Federn qui hésitaient, la porte de la salle s'ouvrit soudain pour faire apparaître le maître des lieux. Freud le père s'exclama alors : « *voilà exactement l'homme qu'il nous faut...!* ».⁵

Effectivement. Mais il n'y a aucune trace de cet événement.

On soutient qu'il aurait entamé une analyse quelque part entre 1926 et 1936 — à l'époque où il était en fait absorbé par son entreprise de bois. Bettelheim assura d'abord qu'il subit une analyse intensive pendant plusieurs années, mais en réalité il n'a pas bénéficié d'une formation analytique, ce qu'il confirmera lui-même lors d'une entrevue de 1988, publiée après sa mort.

Bettelheim n'a jamais été reconnu comme psychanalyste par les milieux officiels, lesquels l'avaient enregistré en tant que « membre non thérapeute », et le laissèrent malgré tout exercer la psychanalyse, contrairement à leurs propres règles car il n'était pas non plus médecin.

Il devint en quelques années le Pape de la psychanalyse des enfants, en particulier de ceux atteints du syndrome de Kanner, ou autisme infantile.

⁴ Pollak, 1997: 17.

⁵ Plusieurs versions disponibles, voir Pollak: 50.

Il fit croire qu'il s'était occupé d'autistes dès le début des années 1930, avant tout le monde et avant même la définition du désordre « autisme infantile » par Kanner en 1943. En réalité sa femme Regina, éducatrice d'enfants, et lui-même, avaient hébergé de 1931 à 1938 une jeune fille handicapée, Patricia Lyne, venue des États-Unis se faire soigner, faute de mieux, par les milieux psychanalytiques viennois. Bruno Bettelheim fut le seul, et beaucoup plus tard, à qualifier d'autiste cette enfant. Bettelheim ne s'occupa jamais personnellement de l'enfant, mais assurera pourtant l'avoir fait et que grâce à ses soins elle acquit le langage, alors qu'elle le possédait déjà en arrivant à Vienne à 7 ans. Pour faire bonne mesure il ajoutera à son palmarès un autre enfant autiste, ensuite plusieurs autres tous prétendument améliorés par son intervention dès les années trente, alors que Patricia Lyne fut *la seule* accueillie par les Bettelheim, et n'a jamais été diagnostiquée « autiste » par les spécialistes ni reconnue comme telle par ceux qui l'ont rencontrée.

La Forteresse Vide, publication de 1967 qui le rendra célèbre en Europe, fait la synthèse de ses réflexions sur l'autisme.

Il s'aventure dans l'étiologie de la maladie, et les prodigieux triomphes thérapeutiques de sa méthode garantissant des réussites dans 80% des cas, ce qui évidemment mérite toutes les félicitations dithyrambiques car aucun traitement au monde n'a encore à ce jour pu prétendre à un tel succès. Les résultats de l'école orthogénique sont inouïs, meilleurs que ceux de la concurrence de l'époque. Bettelheim se réclame d'un total de 46 autistes.⁶

Sur les 40 patients pour lesquels il a suffisamment de recul, 32 (soit 80% du groupe suivi) ont évolué de façon très satisfaisante, et plus de la moitié d'entre eux (17) peuvent être considérés comme « pratiquement guéris ». Tous ces chiffres sont très étranges, comme le montre Patrick Zimmerman en 1991 après avoir compilé tous les dossiers des anciens résidents de l'institution. Entre 1944 et 1973, sur les 220 résidents que compta au total l'école orthogénique de Chicago pendant les trente années du règne de Bruno Bettelheim, seulement 13 pensionnaires purent recevoir le diagnostic d'autisme infantile et encore en recourant à une acception très large dans sa définition. Zimmerman montra que l'immense majorité des patients présentaient encore des perturbations évaluées par des critères objectifs au moment de la sortie de l'établissement, et que leur évolution ultérieure ne justifia absolument pas les prétentions de son directeur.⁷

Nous n'avons toujours aucune preuve au début du 21^{ème} siècle qu'un *seul* patient souffrant d'autisme ait été simplement amélioré par un *seul* freudien.

Comme ses prédécesseurs, Bruno Bettelheim s'était créé des patients, une méthode thérapeutique sans égale, et les effets correspondants. Il restait à inventer les causes originales *ad hoc*.

Après avoir donné aux parents d'autistes un formidable espoir de guérison, il les accable et les anéantit. Pour Bettelheim les enfants sont normaux mais rendus autistiques par un défaut d'amour dont les parents sont responsables, surtout la mère. L'expert aux compétences universelles, que tous ses lecteurs désinformés avaient des raisons de croire, n'hésite pas à assimiler aimablement la triste condition de ces enfants à celle des prisonniers des camps de concentration. Et les parents sont rapprochés des gardiens nazis, car le désir destructeur des uns et des autres est le même dans les deux cas. Ce n'est pas une bactérie, ce n'est pas un virus, mais la mère « *mortifère* » qui est la source de cette destruction mentale. Il conviendra donc de séparer les autistes de leurs redoutables mères pathogènes -- c'est l'opération de la « *parentectomie* » !-- et compenser le déficit d'amour par la thaumaturgie analytique adéquate, toujours sans rivale, celle de Bruno Bettelheim.

Il y avait quand même là, outre l'imposture et la misogynie, un manque cruel d'empathie et de compréhension à l'égard de ces familles, car il est tout à fait extraordinaire qu'à aucun moment on n'envisagea que les parents puissent être affectivement *perturbés par* les souffrances de leur enfant malade, ou par la culpabilité dont on les accablait pendant des années. Richard Hunter, psychiatre et historien de la psychiatrie, avait noté en 1972 qu'il n'y pas d'autre spécialité que la psychanalyse qui ait autant blâmé les patients pour leurs maladies, et pour ses propres échecs thérapeutiques.⁸

⁶ Son analyse se trouve pages 507-508 de la traduction française (1969) de *La forteresse vide*.

⁷ Zimmerman (P.) « The Clinical Thought of Bruno Bettelheim: A Critical Historical Review » *Psychoanalysis and Contemporary Thought*, 1991 (vol. 14) n°4: 685-721. Cf. Pollack, 1997: 181 sq.

⁸ Hunter, 1972, cité par Dolnick, 1998 :284.

Fuller-Torrey, professeur de psychiatrie et longtemps haut responsable au *National Institute of Mental Health* des États-Unis, rappelle aussi que dans 125 articles de la littérature spécialisée en psychiatrie infanto-juvénile, inspirés par le dogme freudien de 1970 à 1982, les mères sont rendues responsables de 72 sortes de désordres mentaux chez leurs enfants ; aucune mère n'est déclarée émotionnellement intacte, alors que la plupart des pères le sont.⁹

La contradiction, évidente, entre d'une part les travaux méthodiques sur l'autisme, consciencieux, plus modestes dans leurs prétentions, réalisés par différentes équipes dans le monde et aisément accessibles dans la publication internationale depuis de nombreuses années, et puis d'autre part la légende indispensable à la politique psychanalytique, n'a pas encombré l'esprit critique sur celui qu'on considéra à juste titre comme un véritable héritier de Sigmund Freud, à lui seul un condensé du freudisme. Il est clair en tout cas qu'il a menti sur son propre personnage, et sur le contenu de ses travaux.

L'EMBARGO HISTORIQUE

Dans l'histoire du freudisme, fortement documentée depuis 30 ans, on tombe aujourd'hui sur une falsification flamboyante, enchevêtrée. Et l'analyse textuelle déniche des impostures exemplaires, évidentes et fascinantes dans les publications freudiennes. C'est la psychanalyse, c'est-à-dire en soi une technique de désinformation de ses fidèles, de ses lecteurs, et de ses malades. De nombreuses méthodes de manipulation de l'information écrite ou orale ont réellement été employées par les psychanalystes, dans des proportions qu'il est bien difficile pour un honnête homme d'imaginer, du moins aussi longtemps qu'il n'a pas consulté la littérature, elle-même réservée aux spécialistes puisqu'une toute petite partie seulement a été traduite... Et en pratique toute l'édition, depuis Freud, est contrôlée par des freudiens.

Les informations historiques ont été verrouillées et une grande partie demeure inaccessible. Une masse de documents essentiels à la compréhension de la construction de la psychanalyse a d'abord été l'objet de la forme la plus primitive de mystification : la soustraction totale ou partielle des informations, et parfois leur destruction physique. La soustraction active permet également de maintenir les non spécialistes dans l'ignorance, donc de les dominer.

Des historiens et quelques passionnés de la vérité, partant du constat de la multiplication des mensonges, ont dans ces conditions été contraints de se transformer en détectives spécialisés dans la recherche historiographique pour tout vérifier, rétablir les données manquantes à partir des témoignages des survivants et des traces retrouvées sur tous les continents, par exemple dans les archives municipales ou les registres d'hôtels de l'ex-Empire Austro-Hongrois, ce qui leur a valu d'être dénigrés puis mis au pilori par le mouvement freudien à chaque parution de leurs troublantes nouvelles. On touchait au sacré, on proférait des blasphèmes. Alors ces détracteurs, messagers de mauvaises nouvelles, furent désignés comme des malades, non analysés, mal analysés, des antisémites — y compris quand ils étaient juifs, analystes, ou anciennes victimes des camps nazis —, et plus récemment ils devinrent *des révisionnistes*, selon Elizabeth Roudinesco, hagiographe et freudolacanienne, elle-même inscrite au Parti Communiste Français entre l'invasion de la Tchécoslovaquie et celle de l'Afghanistan.¹⁰

Cet embargo n'est rien d'autre que le premier stade de la création sociale du mythe psychanalytique et de la fabrication d'un héros pur et virginal. La suppression active de l'histoire véritable ménage alors la place indispensable à la bonne exécution de la seconde étape, plus complexe : l'édification d'un passé conforme à l'idée mensongère que l'on veut insérer dans le présent. Le but implicite et secret est la domination idéologique, grâce à une illusion invulnérable aux objections. Chez les freudiens le personnage du Héros et ses produits sont des artifices, et la désinformation est au service de cette double fabrication. Du moins aussi longtemps que les documents resteront écartés du regard.

⁹ Fuller-Torrey, 1992: 250; et Dolnick, 1998.

¹⁰ E. Roudinesco « Le révisionisme antifreudien gagne aux États-Unis », Libération 26/01-1996, p7. Serge Lebovici membre du parti communiste en 1945, fut, un tiers de siècle plus tard, président de l'association internationale de psychanalyse pendant 4 ans ; il demeura toute sa vie une notoriété internationale du freudisme.

Un volume considérable de documents historiques, de la jeunesse de Sigmund Freud à sa mort, est entreposé en partie à Londres mais surtout à la section des manuscrits de la Bibliothèque du Congrès des États-Unis à Washington, constituant la *Freud Collection*, souche-mère de plus de quatre-vingt mille documents, dont environ quarante cinq mille manuscrits, et entre vingt à trente mille lettres, sans compter l'iconographie.¹¹

Les dispositions prises par les cerbères de l'organisation, tous analystes, pour restreindre ou interdire au public l'accès à la documentation sont étonnantes. De très nombreuses pièces essentielles ont été rendues inaccessibles au regard et à la consultation des historiens ou des érudits, parfois *jusqu'au XXII^{ème} siècle* ! Les historiens sont obligés de le regretter, puisqu'ils seront tous morts avant d'avoir pu contempler leurs sources dans les containers cadenassés des Archives. Ils sont condamnés par les freudiens à l'ignorance. Par exemple, quels terribles secrets peut donc contenir le lot de documents expressément interdit jusqu'en... 2113 ? !¹²

Dans l'histoire des sciences et des idéologies cette restriction des Archives Freud est inouïe et inconcevable.

Voyons quelques exemples.

*Des *Minutes* — transcriptions des enregistrements historiques des débats de la Société Psychanalytique de Vienne —, seules les premières années nous sont parvenues, très édulcorées par son greffier, et de 1906 à l'Anschluss, sur 32 années, il manque les vingt dernières.¹³ Par ailleurs de fortes coupures ont été signalées, sans compter les falsifications des traductions.

**Les mœurs très singulières du *Comité Secret*, dont l'existence n'avait été dévoilée qu'en 1944, demeurent un mystère. Sous l'autorité occulte de Sigmund Freud, ses élus réunissaient de 1912 à 1927 dans « *le secret le plus absolu* » une véritable conspiration sectaire convaincue, comme les psychanalystes modernes, d'appartenir à une élite. Le seigneur des anneaux offrait à chacun de ses membres une intaille antique, leur laissant le soin de monter ce bijou, signe de reconnaissance rituelle, sur une bague. Car ils étaient sept initiés : Max Eitingon, Sandor Ferenczi, Karl Abraham, Otto Rank, Ernest Jones, Hanns Sachs, et puis Sigmund Freud, instigateur du *Comité* « *strictement secret* ».¹⁴ Il ne fait pas de doute que la portion la plus importante de l'iceberg du *Comité Secret*, qui apparaît aujourd'hui comme une sorte de Komintern, demeure encore à explorer, d'autant que les *Rundbriefe* (circulaires) ultra-confidentielles, n'ont jamais été publiées en dehors de courts extraits. Cinq cent vingt courriers, au moins, furent échangés jusqu'en 1935 entre les protagonistes de La Cause, ce qui représente bien plus de 2000 pages entreposées dans l'ombre.¹⁵ Les autres courriers entre les sept mercenaires du *Comité* ont été généreusement expurgés, n'ont jamais paru, ou sont interdits au regard.

***Les *correspondances* de Sigmund Freud ont été truquées, tronquées et expurgées dans plus de 80% des cas, au point que, dans les publications, la plupart sont soit sans intérêt, soit vides de signification historique pour le spécialiste ne possédant pas des sources indépendantes de référence ou qui ne ferait pas partie du gratin autorisé à consulter la documentation réservée à l'élite du mouvement. 35.000 lettres de la main de l'inventeur de la psychanalyse et de ses proches ont été répertoriées¹⁶.

Et on estime qu'entre cinq mille et dix mille ont été effacées, tout simplement. Sur les 25.000 qui restent, un peu plus de 4000 ont été éditées, partiellement, et 3650 demeuraient encore interdites au début de l'an 2000. Une infime partie de ces informations a été publiée et ce qui l'a été a subi des coupures et des extractions assez considérables non signalées. Les courriers reçus par Sigmund Freud ont été détruits par lui, de sorte qu'on n'a pu reconstituer les messages des correspondants que par la lecture de leurs brouillons, quand ils n'avaient pas été écartés par ses successeurs.

¹¹ Cf. Jeffrey Masson, 1984 (*The Assault on Truth*): xxii; Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse, 1989 n°2. Library of Congress, 101 Independence Avenue. S.E. Washington D.C. 20 540, USA (site Internet: www.loc.gov).

¹² Crews, 1995: 132.

¹³ Cf. *Minutes*, Nunberg & Federn (Eds.) 4 volumes.

¹⁴ Cf. la Lettre de Freud à Jones du 1^{er} Août 1912, et les suivantes.

¹⁵ Cf. Grosskurth, 1991. Ces *Rundbriefe* sont entreposées à la Butler Library, Columbia University, New York.

¹⁶ Roazen, 2001: 125.

Ainsi la correspondance de Freud commencée au début des années 1880 avec sa femme Martha (décédée en 1951) est réduite à 93 lettres, dans l'ensemble anodines, et il en reste *plus de neuf cents*, toutes conservées sous clefs à la bibliothèque du Congrès, qui ont une importance historique primordiale.¹⁷

Ce qui revient à constater que seulement 10%, à peu près, de ces missives sont accessibles au manant. Comme c'est étrange ! On comprend mieux les intérêts de cette dissimulation pour le freudisme en lisant Han Israëls, qui put avoir accès à 300 de ces lettres de fiancé (*Brautbriefe*), dévoilant les mensonges de son créateur dans de bien sombres affaires aux origines de la psychanalyse.

Bien avant ses fidèles, dès 1885, Freud a éliminé ses propres documents, notes, courriers, manuscrits, journaux cliniques, ce qu'on peut éventuellement trouver légitime *puisque'il s'agissait des siens*. Mais ce qui est intéressant dans cette entreprise de destruction systématique tient à la nature des informations écartées et des traces qu'il a cherché à effacer sans toujours y parvenir.

Les lettres de Sigmund Freud à Wilhelm Fliess — dans un courrier qu'ils échangèrent de 1887 jusqu'à 1904, soit pendant environ dix-sept ans —, contemporaines de la fabrication de la psychanalyse, ont été en grande partie bloquées par le mouvement freudien jusqu'en 1985. Après leur achat par Marie Bonaparte, Freud avait pu les parcourir en 1937. Il incita alors la princesse à les éliminer — et insista même fermement pour qu'ils soient brûlés, comme il l'avait fait pour les lettres que Fliess lui avait adressées. Au début des années 1950, la première édition de cette correspondance a été truquée et fut une des plus sévères censures connues de l'histoire freudienne des publications posthumes. A lui seul l'avant-propos très bref des trois éditeurs, tous freudiens, est un formidable morceau d'anthologie. On y apprend que près de la moitié des lettres seulement ont été publiées, dont une certaine proportion a été caviardée, car « l'auteur n'aurait pas consenti à les faire éditer ». Le caviardage porterait, continuent nos éditeurs, sur ce qui risquerait de « contrevenir à la discrétion médicale ou personnelle », sur des détails sans importance, et « enfin, certaines circonstances familiales ».¹⁸

Tout cela a été abrégé et éliminé. Toutes les censures ne sont pas signalées, et les traductions anglaises, mais surtout françaises, ont subi des distorsions de sens, flagrantes par rapport à l'original.

Plus de 50% des informations ont en fait été supprimées, de quelques mots jusqu'à la totalité des lettres. Sur plus de 300 lettres, 133 ont été totalement évacuées, 29 seulement sont intactes et complètes !

Avec les 50% des informations extraites des lettres à Fliess ont été surtout évacués :

1. l'adhésion de Freud aux théories irrationnelles de la névrose réflexe, aux périodes vitales, en la magie des nombres, cette numérologie kabbalistique, ou encore la télépathie, que l'on retrouvera chez Freud pendant des décennies après la rupture avec Fliess l'arithmomancien, et qui précéda leur rencontre en 1887 ;
2. les preuves de sales affaires humides, notamment concernant *Emma Eckstein* ;
3. la plupart des traces de sa consommation régulière de *cocaïne*, pendant au moins douze ans ;
4. les preuves de la main de Freud, de l'impossibilité physique de l'analyse de nombreux patients, environ 220 entre 1896 et 1898, qu'il n'avait pas pu tous voir et pour la plupart *inventés, avec leurs symptômes et la spéculation étiologique* ;
5. De nombreuses particularités de son personnage, les jalousies, les évidences des relations haineuses entre Freud et différentes personnes, singulièrement Josef Breuer, plus tard disqualifié, comme Fliess.

Très généralement, les faits qui risqueraient de ternir son image et ceux qui démentent les biographies et de nombreuses publications, ont tous été effacés.

¹⁷ Roazen, 1975: 47.

¹⁸ Avant propos de « Naissance de la Psychanalyse, Lettres à Wilhelm Fliess, Notes et Plans (1887-1902) » trad. Fr. P.U.F. 1956 pages v-vi.

Contrairement à ce que disent les fidèles hagiographes, qui a été soustrait est le plus important, au point que notre vision de l'histoire de la psychanalyse se trouve irrévocablement bouleversée depuis l'édition enfin complète de ces lettres par Jeffrey Masson, d'abord en 1985 aux États-Unis, puis dans le texte originel allemand l'année suivante. Et nous lui devons, outre des déchirements, une révision dirimante des attitudes des spécialistes à l'égard du freudisme, puis un véritable bombardement de travaux dévastant ses constructions et ses mensonges, en même temps qu'un raidissement des gesticulations des thuriféraires de La Cause freudienne.

Le lecteur français ne peut toujours pas lire ces Lettres Complètes de Freud à Wilhelm Fliess, et reste désinformé par l'édition préhistorique qu'il est obligé d'utiliser, celle de 1996 aujourd'hui, la septième copie conforme de l'originale de 1956.

Il aura fallu plus d'un tiers de siècle pour admettre que les informations éliminées ne violaient pas des secrets médicaux, et d'ailleurs le moins qu'on puisse dire est que Freud n'a pas été discret à cet égard. Ainsi, sur 43 de ses patients méthodiquement recensés et documentés — les seuls sur lesquels on possède des détails utilisables entre 1907 et 1939 —, on dispose de preuves comme quoi Freud, violant les règles élémentaires de l'éthique médicale, *a rompu l'anonymat dans 100% de ces cas*, puis a communiqué à d'autres personnes des renseignements confidentiels et délicats issus de la relation thérapeutique regardant *plus de la moitié d'entre eux*.¹⁹

Il suffit d'ailleurs de lire les correspondances, ou les témoignages, pour se rendre compte à quel point la confiance de ses élèves ou de ses malades était inlassablement trahie par le grand médecin viennois. Il pouvait parler d'un patient à un autre malade, à des individus non concernés, à des proches ou des étrangers, et employait les confessions de ses disciples en analyse, ou les confidences de leurs maîtresses et amants, pour les manipuler ensuite. Quand ses anciens admirateurs, analysés par lui, tombaient dans l'opposition ou la disgrâce, alors les travers intimes et souffrances cachées des anciens alliés qui lui avaient fait confiance, devenaient des armes contre les nouveaux ennemis. Plusieurs de ses cas publiés ont été reconnus de leur vivant à Vienne, où leur identité était notoire dès publication, quelques uns étaient proches de sa famille ou de ses amis et on pouvait discuter de leurs *secrets d'alcôve* avec une étonnante liberté.

ABUS DE COCAÏNE

1*Sa consommation. Les lettres de Sigmund Freud à Wilhelm Fliess font inlassablement référence à la drogue, et à ses effets sur leur rédacteur. Mais celles-ci ont toutes été supprimées de l'édition originelle, après avoir été raturées par la main d'Anna Freud, la fille de son père qui la psychanalysa, « le fil à plomb de la psychanalyse » qui indiquait à tous la marche à suivre dans la censure.

On ignore la dose et la fréquence avec laquelle Freud l'ingérait ou bien se l'introduisait dans le conduit nasal à l'aide d'une brosse. On sait seulement qu'à certains moments il s'en badigeonnait copieusement le nez à longueur de journée, alors que ses courriers devenaient logorrhéiques et incohérents.²⁰

Bien qu'il dût recourir plusieurs fois aux soins de W. Fliess, médecin ORL de Berlin, pour se soulager, par la cautérisation et par... la cocaïne (!), des dégâts causés par la cocaïne sur ses sinus, les cornets et les muqueuses nasales, on ne dispose pas de preuve directe d'une perforation de la cloison nasale. Toutefois, Sigmund Freud eut toutes les manifestations physiques et psychiques de l'intoxication cocaïnique commune — y compris l'hypersensibilité paranoïaque, mais la poudre magique ne pouvait qu'aggraver cette prédisposition —, particulièrement lors de la fabrication de la psychanalyse. Et l'efflorescence de l'onirisme, avec surproduction de rêves intenses, volontiers déplaisants, est un des signes caractéristiques du sevrage ou des excès de la cocaïne.

Le moment où il interrompit vraiment son intoxication n'est pas déterminé. La dernière mention de l'usage de la cocaïne par Freud dans le courrier à Fliess qui n'a pas été expurgé — elle est bien entendu absente, comme le reste, de l'édition française — se situe dans la lettre du 26 octobre 1896, où le Viennois rapporte la mort de son père, et dit saisir cette

¹⁹ Lynn & Vaillant, 1998.

²⁰ Cf. ses Lettres à Fliess in *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess 1887-1904* (Masson, 1985). Voir aussi Wilcocks, 1991.

occasion pour abandonner la brosse. La première prise connue datant d'avril 1884, la consommation de cocaïne par le créateur de la doctrine psychanalytique dura donc *au moins douze années*. Mais, si l'on se fonde sur des signes indirects, d'abord ses symptômes physiques caractéristiques — ceux que son médecin Max Schur, qui fut aussi un freudien, met trop rapidement sur le compte de l'autre addiction, au cigare — que l'on remarque encore en 1899²¹, ensuite sur les phénomènes psychologiques que la drogue engendre indiscutablement et que l'on suit à la trace jusqu'à cette époque, il est vraisemblable qu'il ait poursuivi cette habitude jusqu'à la parution de la *Traumdeutung*, en 1900, sinon plus tard. Selon Thornton (1986) l'intoxication s'est poursuivie jusqu'à l'aube de la 1^{ère} guerre mondiale.

2*L'Affaire Ernst Fleischl von Marxow (antérieure aux lettres à Fliess).

Ernst Fleischl von Marxow était un ami de Sigmund Freud, qui l'admirait, et un talentueux physiologiste qu'on considérait comme un être d'exception. Une infection contractée à 25 ans obligea à l'amputer du pouce. Les opiacés étaient, à ce moment, la seule réponse possible au névrome — une prolifération nerveuse terriblement douloureuse dans son cas — qui bourgeonna dans le moignon. Le malheureux s'adonna alors à la morphine. Sigmund Freud intervint au printemps 1884, et à l'addiction opiacée il ajouta la dépendance à la cocaïne, deuxième drogue que le Viennois préconisait *en injection* à son ami pour le soigner de la première. Freud prétendit ensuite, au moment même où il savait Fleischl plus gravement malade depuis près d'un an du fait de ses œuvres, l'avoir guéri en quelques jours grâce au remède miracle. Puis Freud, alors qu'il l'avait officiellement publié, certifia n'avoir jamais indiqué un tel traitement, puis, *à l'instant précis où la psychanalyse était lancée*, fera tout, en mentant, pour effacer la dramatique erreur de sa vie et de l'histoire.

J'ai besoin, ici, de livrer quelques détails pour comprendre l'affaire.

D'abord Sigmund Freud publie en juin 1884 : *Über Coca*. Cet article est une apologie de la cocaïne rédigée par un neurologue. L'auteur ne s'encombre d'aucune enquête sérieuse, d'aucune réflexion méthodologique, a fortiori d'aucune statistique, ne retient dans la littérature hétéroclite que ce qui conforte son propre jugement absolument digne de confiance, et s'emporte contre les calomnies dont le divin poison a été victime avant lui. Serait-ce un dépliant publicitaire de laboratoire pharmaceutique ? *Über Coca* est assurément de la propagande, d'un auteur sous l'influence de son sujet. Au moment où Freud le rédige, il consomme la cocaïne et « il était en train de devenir un malfaiteur public. »²²

La Coca ? C'est formidable. Elle est un stimulant bien plus puissant que l'alcool et moins dangereux. Ses résultats aphrodisiaques sont variables (!) mais la faiblesse du soldat en campagne n'y résiste point. Ses effets sont remarquables dans les troubles digestifs et de l'estomac, contre vomissements, asthme, dyspnées, mal des montagnes, mélancolie, cachexie, alcoolisme, divers désordres psychiques et physiques, et sa décoction a donné entière satisfaction à un médecin dans *un cas* d'opiomane. Selon certains travaux américains, « le côté positif de la coca est qu'elle n'est pas dangereuse pour l'organisme, contrairement à l'usage chronique de la morphine. »²³

L'action de la coca s'oppose directement à la morphine, et *ne transforme pas le morphinomane en cocaïnomanie*. Il faut arrêter brutalement la morphine et aussitôt lui substituer la cocaïne. Lui-même a eu, grâce au remède, « l'occasion d'observer la désintoxication entreprise soudainement chez un morphinomane » qui, au cours d'une cure antérieure « avait subi les pires maux qui peuvent accompagner l'abstinence ». Ce patient, Fleischl évidemment, s'en est relevé, « après dix jours déjà, il put se passer du produit. »²⁴

C'est la cure radicale de la morphinomanie par injection de cocaïne, qui permet de « se passer d'asiles pour les intoxiqués ». ²⁵

Cette publication eut un retentissement considérable dans le monde médical.

²¹ Cf. par ex. la Lettre à Fliess du 27/09-1899 (éliminée).

²² Ernest Jones, la vie et l'œuvre de S. Freud, PUF, vol 1: 89.

²³ Freud 1884, *Über Coca*: 90.

²⁴ *ibid*: 96.

²⁵ The Saint-Louis Medical and Surgical Journal, 12/1884.

Le jeudi 5 mars 1885, fort de la reconnaissance internationale, Sigmund Freud entre en scène devant les élites de la Société Psychiatrique de Vienne. Il fait publiquement le point sur ses expériences personnelles, ses sensations inouïes, ses publications, étend largement le champ d'application de la drogue à des perturbations que personne n'avait explorées (dépression, mélancolie, hystérie, hypochondrie, etc...), et puis édifie la société savante du *Procédé-Freud* contre la morphinomanie. La cocaïne est un remède sans équivalent dans l'addiction à la morphine.

Dans cette conférence il n'a toujours qu'un seul cas, le même, pour lequel il utilisa « environ 0,20 g. de cocaïne par jour et *le traitement dura 20 jours* ». Il n'y eut pas d'accoutumance. Et, continue l'orateur, « en me basant sur les connaissances que j'ai acquises au cours de mes expériences sur l'action de la cocaïne, *je conseillerais sans hésiter pour ce type de désintoxication d'administrer la cocaïne en injections sous-cutanées et par doses de 0,03 g à 0,05 g sans craindre d'augmenter les doses.* »²⁶

Et pourtant.

Avant la rédaction d'*Über Coca* (été 1884), Fleischl était déjà dans un lamentable état, du fait du cocktail morphine *plus* cocaïne. Les extraits de lettres de Freud qui nous sont parvenus le qualifient de « pitoyable », gisant par moments inanimé à force de souffrir, au bout d'une semaine de traitement, dès les premiers jours de mai 1884. Freud ne pouvait se faire aucune illusion sur le poison, car, écrit-il à Martha le 12 mai, « *avec Fleischl les choses vont si mal que je ne puis me réjouir d'aucun succès* ». ²⁷ Freud et d'autres amis médecins durent se relayer pour visiter le malade et le veiller régulièrement. Sa dégradation fut rapide *pendant* la rédaction de l'article apologétique. Le 12 juillet, quelques jours après la parution de *Über Coca*, puis en octobre 1884, Sigmund rapporte encore à Martha que son malade continue son intoxication.²⁸

Ensuite, des courriers non publiés de Sigmund Freud permettent de dater l'aggravation du calvaire d'Ernst von Marxow au commencement de l'hiver 1884-1885, *avant* sa conférence de mars 1885.

Sigmund Freud sait donc parfaitement en mars 1885 — au moment où il prétend publiquement son seul cas Ernst von Marxow guéri de la drogue, par une autre drogue à laquelle il s'adonne lui-même depuis un an —, que Fleischl lutte toujours, au bord du suicide, à la fois contre l'intolérable assaut de la douleur, contre la morphine, et contre la cocaïne qu'il préconisa pour l'en soulager onze mois plus tôt. Il rapporte depuis le début un effet thérapeutique en fait absent, en sachant qu'il n'existe pas, chez son ami toujours gravement malade qu'il visite fréquemment. Et malgré tout, il métamorphose le fiasco d'une unique tentative en triomphe pour le traitement de tous les morphinomanes.

Fleischl souffrait d'une morphinomanie avant Freud, d'une cocaïnomanie grâce à Freud, et puis du *cocaïnisme*, résultat connu d'une intoxication chronique par cet alcaloïde dont il consommait d'énormes quantités. Voici le cocaïnisme dont Fleischl était atteint depuis des semaines : syncopes et convulsions, agitation et excentricité incontrôlable, alternance d'abattements profonds et de crises de delirium tremens, insomnies complètes, hallucinations visuelles et cutanées au cours desquelles le malade tentait d'arracher avec ses ongles des insectes (« *cocaine bugs* »), à d'autres moments de la vermine blanche grouillant entre la chair et la peau... Freud le savait. Un mois après l'exposé, Fleischl « avait atteint les limites du plus extrême désespoir », disait-t-il en privé.²⁹ En effet, quand il n'était pas dans des états confuso-oniriques, ou de détresse, il consommait alors, outre la morphine dont il ne s'était pas détaché, au minimum un gramme de cocaïne par jour. En juin 1885, Sigmund, qui continuait à adresser à Martha sa provision personnelle, la mettait en garde contre... l'accoutumance, et lui décrivait les terribles épreuves de son malheureux "patient" qu'il pensait voir mourir six mois plus tard.

Mais l'affaire n'était pas close, et de loin.

Il y avait des récalcitrants, et quelques professionnels prudents étouffés par le déferlement médiatique. Dès le début, mais surtout en 1885 et 1886, des spécialistes plus raisonnables s'étaient élevés contre la croisade en faveur de la cocaïne, qui faisait des adeptes chez les médecins et des ravages chez les toxicomanes.

²⁶ Freud 1885, *Über die Allgemeinwirkung des Cocains*: 129.

²⁷ Lettre de Freud à Martha, 12 mai 1884, prohibée; cf. Borch-Jacobsen, 2000 (London Review of Books, vol.22 n°8)

²⁸ Borch-Jacobsen, 2000 (*ibid*).

²⁹ Jones, vol 1: 100 (sans référence).

En juillet 1885 l'éminent spécialiste Albrecht Erlenmeyer, après avoir essayé la méthode Freud sur quelques patients, critiqua l'efficacité du produit comme thérapeutique et tira la sonnette d'alarme sur les troubles organiques et mentaux occasionnés par la cocaïne en injections. Erlenmeyer, qui s'estimait « heureux de ne pas avoir jugé possible de recommander la cocaïne pour les cures de désintoxication », stigmatisa les dangers des injections préconisées sans hésitation par Freud en mars 1885 avec tous les détails posologiques, et l'accusa indirectement d'avoir ajouté à l'alcool et à la morphine « *la cocaïne, ce troisième fléau de l'humanité* ». ³⁰

Il fallut quand même attendre un an et demi pour obtenir de Sigmund Freud une réponse, dans une grande revue médicale de Vienne en juillet 1887. ³¹ Et ce qui va se passer est absolument stupéfiant.

En 1887, dans sa riposte, il cache l'essentiel, c'est-à-dire l'exposé devant la Société des Psychiatres puis l'article correspondant, accessible à tous depuis sa parution deux ans auparavant ³², où il indiquait sans l'ombre d'un doute, sans craindre d'augmenter les doses, et sans risque de voir le malade dépendre de la nouvelle drogue, que les injections sous-cutanées de cocaïne sont sans équivalent contre la morphinomanie, ainsi que l'avait démontré la guérison de son patient.

Il commence par accabler Albrecht Erlenmeyer en lui attribuant sa propre faute, puis s'enferme encore dans l'affirmation de son « succès étonnant de la première cure de désintoxication d'un morphinomane qu'on avait entreprise sur le continent » et *nie* avoir recommandé des injections de cocaïne ! L'appréciation d'Erlenmeyer reposerait en effet sur une erreur grave : elle renvoie aux cas traités par injection. Car, écrit Freud, « au lieu d'administrer des doses efficaces (plusieurs centigrammes) *par voie orale, comme je l'avais proposé*, [Erlenmeyer] avait donné le produit en quantités minimales par injection sous-cutanée ». Et Sigmund Freud n'avait bien sûr *jamais* préconisé ces injections : il n'aurait pu commettre une telle infamie. Chacun sait, ce que le Dr Erlenmeyer semble ignorer, que la cocaïne injectée « présente un danger beaucoup plus grand que la morphine ». ³³

Et ça continue. Freud décrit les horreurs du cocaïnisme consécutives à l'administration de la substance injectée, sans évidemment signaler — *puisqu'il l'a prétendu guéri trois ans plus tôt* — qu'il s'agit des perturbations dont était encore affecté son ami Fleischl. Ces anomalies et déchéances sont « les tristes résultats qu'on a obtenus en voulant faire sortir le diable à l'aide de Belzébuth. De nombreux morphinomanes qui, jusqu'à lors s'étaient maintenus en vie, succombèrent désormais à la cocaïne. »

Maintenant ça suffit ! clame Freud, « je pense qu'il convient de cesser le plus vite possible de soigner les maladies internes et nerveuses par des injections sous-cutanées de cocaïne. » ³⁴

Enfin, à tous ses détracteurs il administre des leçons sur les dangers de l'injection d'une drogue dont il avait fait la publicité, alors que leurs inquiétudes étaient précisément justifiées par un péril qu'ils avaient évité après l'avoir cru.

Freud n'était pas le seul à plaider la cause de la drogue, ni le seul à l'utiliser dans la morphinomanie. Néanmoins, il fut le plus célèbre des deux continents et sans doute le seul à avoir menti à ce point.

C'est en plein cœur de l'affaire cocaïne que Freud entreprit les premières grandes manœuvres de destruction de ses documents, quelques semaines après sa conférence de mars, et au moment où Fleischl était bien malade, très exactement le 28 avril 1885. ³⁵ Ensuite, en 1897, il effacera le texte litigieux de la conférence de mars 1885 de la liste de ses travaux de son épreuve de titre ³⁶, destinée à appuyer sa demande de nomination comme professeur à la faculté, pour tenter de soustraire la faute et le mensonge du regard des autorités médicales, comme s'il n'était pas possible de le confondre en relisant cette conférence déjà parue, avec un long résumé de sa main dans *the Lancet*. La dernière grande lessive aura lieu en 1900 dans la *Traumdeutung*, où il affirme que son patient s'était *lui-même* injecté le poison, mais

³⁰ Erlenmeyer, janvier 1886; cité par Bernfeld, 1953: 297.

³¹ Freud, 1887: Bemerkungen über Cocaïnsucht und Cocaïnfurcht.

³² « Über die Allgemeinwirkung des Cocains » (la conférence de mars) parut le 7 août 1885, et « Bemerkungen über Cocaïnsucht und Cocaïnfurcht » (sa réplique aux attaques) le 8 juillet 1887.

³³ Freud, 1887: *ibid.*, page 170 pour les dernières citations.

³⁴ Freud, 1887: Bemerkungen über Cocaïnsucht und Cocaïnfurcht, p 173.

³⁵ lettre à Martha du 28/04-1885.

³⁶ Freud 1897, Inhaltsangaben der Wissenschaftlichen Arbeiten des Privatdozenten Dr Sigm.Freud,1877-1897.

« *l'on se rappelle que je ne lui avais pas du tout conseillé de faire des piqûres.* »³⁷ Fleischl, dont le nom n'est pas cité, apparaît donc responsable, alors que Freud avait fait de son seul cas le modèle de sa cure radicale par les injections. Nous voilà rassurés : le créateur de la psychanalyse est disculpé par l'attribution de sa faute à des critiques qui ne l'avaient pas commise, puis aux médecins et à leurs patients qui eurent le tort d'avoir suivi ses conseils. C'est là une attitude qui le suivra jusqu'à la fin de sa carrière.

Après avoir enduré d'horribles souffrances pendant des années, Ernst Fleischl von Marxow mourut misérablement en 1891, à 45 ans, toujours morphinomane et cocaïnomane.

UNE AFFAIRE DE FRINK ET DE BIJUR

La lamentable histoire d'Horace Frink est encore inaccessible en France, et exige d'assembler des éléments disjointes, d'accès bien difficile. Les archives familiales du principal intéressé furent publiées seulement, mais en partie, en 1988.³⁸

Depuis ces publications l'hypocrisie et la mauvaise foi ne sont plus possibles.

L'affaire commença aux États-Unis, où Abraham Brill avait fondé en 1911 la société psychanalytique de New York, et Ernest Jones (alors à Toronto après une accusation pour attentat aux mœurs) l'association américaine de psychanalyse, la même année. A l'époque les deux hommes étaient en concurrence dans la politique expansionniste de Freud. Le premier représentait l'idéal américain du réalisme pragmatique, celui de l'efficacité (un danger redoutable pour Freud), et prônait l'exercice strict de l'analyse uniquement par des médecins. Jones par contre valorisait une implantation plus généreuse de l'orthodoxie de la maison mère sur le nouveau continent, à conquérir même au prix d'une dé-médicalisation de l'entreprise. Abraham Brill gouvernait avec autorité mais sans finesse sa prestigieuse société ; bien qu'accommodant, il était très difficile à manœuvrer à distance depuis Vienne. Dès lors, si le contrôle de Vienne était aisé sur l'association fidèle de Jones, le pouvoir lui échappait sur la société de New York.

Fort opportunément Horace Frink, alors secrétaire de la société de New York et déjà analysé par Brill, va se présenter, 19 Berggasse à Vienne, pour une analyse. Humble, charmant et subtil, ce jeune psychiatre de 38 ans a — du moins jusqu'à sa rencontre avec Freud en février 1921 —, une excellente réputation quant à ses talents et à son équilibre mental. Frink, selon Freud, est prometteur et malléable, et pourra servir avantageusement la cause, puis être intronisé légat à New York lors des prochaines élections, après son initiation.

Pendant cette première analyse qui va durer plusieurs mois, Herr Professor apprend vite de Frink qu'il avait fait de la multimillionnaire américaine Angelika Bijur — sa propre patiente depuis 1912 —, également sa maîtresse. Bonne aubaine. Sans consulter l'épouse de Frink ni a fortiori le mari d'Angelika, Sigmund Freud promet aussitôt à Frink le bonheur s'il abandonne sa femme Doris Best et ses deux enfants pour se remarier avec Angelika. C'est le remède viennois.

Frink, en proie à des doutes et scrupules moraux, hésite à prendre une telle décision et sombre dans un conflit teinté de dépression. En juillet 1921 il est encore à Vienne sur le divan, bien tourmenté. Freud le convainc de faire venir sa patiente maîtresse, afin d'éclaircir la situation et de lui annoncer la bonne nouvelle. Angelika Bijur rencontre donc Sigmund Freud — qui la plaça sur le divan elle aussi. Le Viennois lui suggère de divorcer du riche financier Abraham Bijur, pour avoir raison de son existence incomplète et parce que, si elle quittait Horace maintenant, Frink ne deviendrait jamais normal et succomberait à l'homosexualité. Il conseille aussi de mettre les choses au point avec Abraham Bijur, le mari que les deux amants vont placer brutalement devant le fait accompli.

L'autorité et la bénédiction de Freud ont un poids énorme et malgré sa honte, Frink, subjugué, se soumet : il informe son épouse Doris Best du bonheur familial sur ordonnance. Puis à l'automne 1921, comme le scandale gronde à New York où les autorités sont informées, il incite Doris à prendre le large avec sa progéniture. Effondrée, désespérée, celle-ci obéit et erre, sans argent, d'hôtels en pensions de famille, avec les deux enfants d'Horace.

³⁷ Freud 1900, L'interprétation des rêves: 109.

³⁸ Roazen, 1975: 378 sq. L'essentiel se trouve dans Lavinia Edmunds: His Master's Choice (Johns Hopkins Magazine, 40, n°2, 04-1988: 40-49) que reprend Crews, 1998 (Unauthorized Freud Doubters... pp 260-276) avec des commentaires. Cf. aussi Esterson, 1993: 121 sq., et Crews, 1995 (Memory wars...): 38 sq.

En mars 1922 Doris et Angelika font chacune une demande de divorce.

Abraham Bijur, le mari bafoué qui doit se faire aider par un psychiatre, est moins complaisant que Doris Best. Il envisage un procès contre Freud pour extorsion de fonds, et se prépare à publier une lettre ouverte dans un journal de New York attaquant la conduite immorale du docteur viennois, qu'il qualifie de charlatan au passage, et ses dérives par rapport à l'éthique médicale, pour avoir délibérément brisé deux familles sans tenir compte des avis ni des souffrances des principaux intéressés. Freud, informé du billet d'humeur, le juge fou, et répond que chaque être humain a droit à la gratification sexuelle et à l'amour tendre s'il ne les a pas trouvés avec son conjoint, rhétorique qui n'est pas un compliment pour celui d'Angelika, ni pour l'épouse de Frink.³⁹ En mai 1922 Abraham Bijur meurt opportunément avant la publication de son libelle, ce qui met fin à toute menace de procès. Angelika hérite, et le divorce n'a pas à être prononcé.

Quelques semaines plus tard, Horace Frink, atteint d'une dépression majeure à forte charge de culpabilité, doit reprendre une dose d'analyse viennoise. Mais son état mental se dégrade encore chez Freud. Fin 1922, pendant cette nouvelle analyse, il présente une décompensation sévère, avec délire, hallucinations, dépersonnalisation, de gros troubles de l'humeur alternant détresse et agitation qui obligent Freud à le faire contenir physiquement et surveiller. A Abram Kardiner — d'abord analysé par Frink puis, à la même époque que lui, 19 Berggasse — Freud montrera deux photographies, l'une prise avant l'analyse, l'autre après. Sur la dernière Frink, défait, lamentable, avait perdu plus de 20 kilogrammes en quelques mois. Kardiner est stupéfait, mais pour le soulager Freud s'explique : « *voilà ce que fait l'analyse.* »⁴⁰

Cependant, les élections à la société de New York approchent et il faut précipiter les événements. Dès lors, le 23 décembre 1922, Sigmund Freud déclare soudain à son malade que tout est terminé, qu'il est guéri, qu'il contrôle sa névrose — en dépit de toute évidence —, et donc doit se marier, maintenant que les conditions du bonheur sont réunies grâce à son analyse. De fait, quatre jours plus tard, la financière Angelika Bijur épouse enfin à Paris Horace Frink, lequel est dans un état pitoyable de stupeur. En janvier 1923 Horace Frink est quand même élu président de la société, et l'entreprise politique est achevée. Brill ayant été écarté grâce à différentes pressions occultes, les coudées sont franches et Frink reçoit de Vienne l'ordre de réorganiser une société psychanalytique qu'il faut mettre au pas. Ce que Frink va servilement exécuter, du moins pendant quelques temps.

Abraham Bijur était décédé en mai 1922, avant le remariage d'Angelika, et en mai 1923 Doris Best meurt à son tour de désespoir et d'une infection pulmonaire. Les deux enfants Frink sont alors confiés à leur père Horace. L'équilibre mental de ce dernier se dégrade encore, notamment à l'automne 1923. Frink « semble avoir succombé à quelque psychose », écrira Freud alors qu'il l'avait déclaré guéri fin 1922.⁴¹

Toute la société de New York est déjà informée des conditions du mariage arrangé par le Viennois pendant la querelle de pouvoir, et de l'état mental de Frink, car Freud, toujours indélicat, faisait état du contenu de son analyse à Abraham Brill depuis 1921. Puis en mars 1924 Brill doit lire en public, en l'absence de Frink qu'il remplace à la société, une lettre de Freud rapportant son incapacité mentale. Frink apprenant sa bonne fortune, annoncée en un tel lieu par son premier analyste informé par le plus grand de tous, s'effondre et se fait admettre dans l'institution psychiatrique de l'hôpital John Hopkins à Baltimore.

Angelika, victime d'un état dépressif, part de son côté en Scandinavie avec les enfants, tandis que Frink continue sa dégradation, dans un mélange de remords et de colère contre Freud, ne comprenant pas qu'il lui ait assuré fin 1922 qu'il était guéri. Angelika demande le divorce en juillet 1924, puis Horace Frink tente plusieurs fois de mettre fin à ses jours par différents moyens, dont une grave section artérielle. En 1925 le divorce est prononcé, Frink reprend ses enfants, et ...continue la pratique psychanalytique.

Mais d'hospitalisations psychiatriques en rechutes graves, il finira par mourir dans un hospice à 53 ans, en avril 1936. Un an avant sa mort Horace Frink répondit malgré tout, à sa fille qui lui demandait s'il avait un message à transmettre à Freud : « *dis-lui qu'il était un grand homme, même s'il a inventé la psychanalyse* »...⁴²

³⁹ Crews, 1998: 264 & 268.

⁴⁰ Roazen, 1975: 379.

⁴¹ Lettre de Freud à Jones 12/08-1924.

⁴² Helen Frink Kraft, citée par Crews, 1998: 261.

Le pouvoir était en jeu dans cette affaire, certes, mais aussi l'autre nerf de la guerre.

Dans un courrier de 1916 à Sandor Ferenczi, Sigmund Freud, rapportant avec amertume la situation financière de son clan, avait déjà fait un accès de colère et de jalousie à propos d'une donation importante (équivalant à plusieurs millions de dollars actuels) de la famille Rockefeller à Carl Jung, lequel était parvenu « à *instaurer le lien recherché avec l'argent américain*. »⁴³

Son Altesse Royale Marie Bonaparte, héritière princière et du casino de Monte-Carlo, Dorothy Burlingham fille du joaillier Tiffany, la famille de Ruth Mack-Brunswick, dont le père Julian fut très généreux et un ami personnel du président Franklin D. Roosevelt, le milliardaire Max Eitingon, Muriel Gardiner (millionnaire de gauche), et puis d'autres, ont tous largement contribué par leurs fortunes à l'expansion du mouvement. Le riche brasseur industriel Anton von Freund fut un de ces nombreux mécènes que Freud avait placés sur son divan. Il légua 11.000 couronnes à Freud. Après la disparition de von Freund, Abraham Brill offrit à son tour 1800 dollars début 1920. Puis l'argentier milliardaire de la bourse Max Eitingon lui avait remis un million de couronnes.⁴⁴ Mais ce n'était toujours pas suffisant pour Freud, car écrivait-il (1920) « *nos frais vont augmenter, mais il n'y a pas d'aide, nous avons besoin d'argent : de l'argent –de l'argent*. »⁴⁵

Il était depuis longtemps évident pour Angelika Bijur, comme il l'avait été pour feu son mari Abraham, que Freud avait poussé au mariage comme un moyen de financer le mouvement freudien et d'accroître son emprise dans l'expansion aux USA. Elle payait tout depuis le début : pour que Frink poursuive sans souci son travail quand il en était capable, sa psychanalyse à Vienne, ses déplacements, ses frais d'hébergement à l'hôtel, sa propre analyse par Freud avec des honoraires énormes, suffisants pour l'entretenir deux années, et les factures des hospitalisations d'Horace. Elle comprend enfin : « je n'ai pas encore rencontré un seul analyste qui ne me paraisse manifestement névrosé, perdu dans sa théorie et incapable de composer avec la vie. »⁴⁶ Hormis sans doute certains aspects de la vie. Quand, au printemps 1924, Angelika informa Freud que son mariage avec Horace était en train de virer au chaos, le télégramme lui répondant de Vienne n'était plus susceptible de la détromper : « *vraiment navré. Ce en quoi vous avez échoué est l'argent*. »⁴⁷ Angelika B. était, bien qu'il l'eut analysée, sans doute un obstacle pour Freud, car, clairvoyante, elle « *était intraitable sur les questions d'argent* ». ⁴⁸ De son côté le Viennois était, au moins à cet égard, très réaliste, et dès 1909 il avouait à son futur concurrent en la matière, Carl Jung, « *surtout ne pas vouloir guérir, apprendre et gagner de l'argent ! Ce sont les représentations de buts conscients les plus utilisables*. »⁴⁹

En novembre 1921 Freud s'était fait extrêmement pressant auprès de Frink assujetti sur le divan, dans des interprétations très persuasives : « puis-je vous suggérer que votre idée selon laquelle Mrs B. [Angelika Bijur] aurait perdu une partie de sa beauté peut être interprétée comme une perte de son argent ? Votre plainte comme quoi vous ne pouvez maîtriser votre homosexualité implique que vous n'êtes pas encore conscient de *votre fantasme de faire de moi un homme riche. Si les choses se déroulent convenablement, transformons ce don imaginaire en contribution réelle au financement de la psychanalyse*. »⁵⁰

Ce mariage devait enrichir La Cause. Mais enfin, écrivait Freud plus tard, « *à quoi servent les Américains, s'ils n'apportent pas d'argent ? Ils ne sont bons à rien d'autre*. Mon effort pour leur donner un chef en la personne de Frink, qui a si tristement avorté, est la dernière chose que je ferai jamais pour eux [...] Frink me semblait avoir un esprit clair et une belle intelligence. J'avais placé tous mes espoirs dans sa personne, bien que ses réactions en cours d'analyse fussent de nature psychotique. »⁵¹ Dans cette lettre à Ernest Jones le ton de Freud est furieux, mais il n'a aucun remords, son

⁴³ Lettre de Freud à Ferenczi, 29/04-1916. Voir Noll, 1997: 236.

⁴⁴ Freud à Jones 13/05-1920.

⁴⁵ Freud à Jones 16/07-1920.

⁴⁶ Angelika Bijur à Adolph Meyer, in Crews, 1998: 270.

⁴⁷ Crews, 1998: 270.

⁴⁸ Lettre de Freud à Jones 25/09-1924.

⁴⁹ Lettre de Freud à Jung 25/01-1909.

⁵⁰ Lettre de Freud à Frink, novembre 1921 (in Crews, 1998: 270).

⁵¹ Freud à Jones 25/09-1924.

intention était pure — sans doute avait-il ici, comme dans l'affaire Fleischl von Marxow, « *les meilleures intentions du monde* »⁵² —, et il est en règle avec sa conscience.

S'agissait-il d'une extorsion ?

En tout cas deux familles — dont Freud ne tint aucun compte — et l'équilibre mental de Frink, avaient été ruinés, puis les deux époux abandonnés étaient morts. De toutes façons, estimait Sigmund Freud, il n'y a pas de scrupule à avoir, car « *l'affaire n'était pas si mauvaise en un sens moral...* »⁵³ Encore une fois ce cynisme nous fait demander avec Frederick Crews si « *le discernement de Freud et l'analyse ont jamais fonctionné avec suffisamment d'indépendance par rapport à ses désirs.* »⁵⁴

SUBSTANCE CLINIQUE

La suppression et le truquage des ressources documentaires sur l'histoire du freudisme, dont Freud fut chronologiquement le premier responsable, et les fanatiques ses fidèles continuateurs, se combinent à des falsifications : l'invention des malades, et des effets du traitement. Le tout est chargé de consolider l'illusion freudienne.

Il est désormais admis qu'*aucun* malade n'a été guéri par Sigmund Freud, et on ne dispose d'aucune preuve qu'*un seul* ait été réellement amélioré par sa « *méthode* ». De nombreux historiens, plusieurs étant issus du comité international dévoué à La Cause, ont fait valoir les lacunes et les incohérences des données cliniques, les fabrications et inventions manifestes des « observations » de patients qu'on a pu identifier dans les publications freudiennes, *pour autant que ceux-ci aient tous réellement existé*. Nous disposons actuellement de nombreux arguments montrant une contrefaçon délibérée, et pour tout autre que Freud on n'hésiterait pas à invoquer la fraude.

L'histoire du Héros justifie ces jugements de Frederick Crews (1995) : « *pas à pas nous apprenons que Freud a été le personnage le plus surévalué de toute l'histoire des sciences et de la médecine — celui qui a causé d'immenses dégâts par la propagation de fausses étiologies, de diagnostics erronés, et de méthodes d'étude stériles.* »⁵⁵

Sigmund Freud, dira-t-il encore (1999), « *était un charlatan* » et « *si un scientifique se comportait aujourd'hui de cette façon, il serait bien entendu renvoyé de son travail, perdrait ses fonds de recherche, et serait déshonoré pour le restant de ses jours.* »⁵⁶

Et Thomas Szasz n'hésite pas à rapprocher son édifice fictif du Saint Suaire de Turin.⁵⁷

Sur les 145 malades retenus par Brody (1970) dans sa littérature, plus de 130 sont simplement mentionnés, et seuls quelques-uns ont été un peu décrits par Freud. Dans les publications des freudiens la suppression des éléments cliniques précis permet par l'illusion rhétorique de justifier à tout coup les interprétations spéculatives de données absentes, ou jamais décrites et simplement inventées. Sur tous ces cas les prétentions de guérison et d'amélioration sont en contradiction formelle avec les constats les plus élémentaires.

⁵² Gay, vol 2: 309n.

⁵³ Lettre de Freud à Jones, 6/11-1921.

⁵⁴ Crews, 1995, memory wars: 39.

⁵⁵ Crews, 1995: 295.

⁵⁶ Frederick Crews dans une entrevue, accessible sur Internet (<http://globetrotter.berkeley.edu/people/Crews/crews-con0.html>), avec Harry Kreisler le 14/08-1999 à l'université de Berkeley. La qualification de « charlatan » (*quack*) avait été déjà prononcée dans une prestigieuse revue de médecine par Raymond Tallis : « le verdict est constamment négatif: comme scientifique, métapsychologue et diagnosticien de la société, Freud demeure un charlatan. » Tallis, *Burying Freud*, (*the Lancet*, march 1996: 669).

⁵⁷ Szasz 1990 Anti-Freud: xiii.

1*Douze cas en 1895. La collaboration avec Josef Breuer aux « *Études sur l'hystérie* », nous vaut l'évocation de douze patientes, mais seulement cinq sont abordées en détails. Il s'agit du fameux cas historique de Breuer (*Anna O.*), suivi de ceux de Sigmund Freud qui résumant sept à huit ans d'expérience, durant la période « pré-psychoanalytique ». Or, tous ces cas sont des échecs notoires, formulés de façon triomphante. Même les plus fervents admirateurs du freudisme doivent admettre qu'« aucune d'entre elles n'avait été "guérie", ni vraiment de ses symptômes, ni surtout de sa névrose. »⁵⁸

Prenons par exemple le cas Anna O. (alias Bertha Pappenheim)

Le mercredi 7 juin 1882 marque soi-disant, d'après les *Études sur l'Hystérie* de 1895, « la fin définitive de la maladie ». Après qu'elle fut passée pendant *plus de mille heures*⁵⁹ dans les bras d'une prétendue « thérapie cathartique » par Breuer, entre novembre 1880 et juin 1882, Anna O. quitta Vienne *débarrassée de tous ses symptômes* pour se reposer, et « depuis, elle jouit d'une parfaite santé »⁶⁰.

Les correspondances essentielles entre Freud et Breuer, du moins ce qu'il en reste, sont toujours consignées dans les coffres, et une lettre en particulier ne sera ouverte qu'en 2113, c'est-à-dire 188 ans après le décès de Breuer ! Il a donc fallu reconstituer la vérité de manière indirecte.

En 1972, l'historien Henri Ellenberger dû recourir à l'expertise d'une photographie de Bertha Pappenheim pour découvrir que cette malade fut hospitalisée, au moment où son image impressionna la pellicule, dans la clinique psychiatrique Bellevue à Kreuzlingen près de Constance. L'examen microscopique de la photographie, par les laboratoires de la police scientifique de Montréal (!) permit de localiser cet établissement sanitaire, puis de retrouver son rapport clinique manuscrit de Josef Breuer, qui l'y adressa à plusieurs reprises et longuement.

Nous apprenons qu'en réalité, le samedi 18 novembre 1882, au moment où Sigmund Freud discutait pour la première fois de Bertha Pappenheim en détails avec Josef Breuer, la patiente venait à peine de quitter la clinique, où elle avait été admise le 12 juillet, après sa chimérique guérison du 7 juin. Elle sera à nouveau hospitalisée de 1883 à 1884, en 1885, et en 1887. Et on désespérait encore de la soigner des hallucinations, convulsions, perturbations névrotiques, troubles du langage, névralgie faciale, puis de sévères problèmes compliqués par l'intoxication iatrogène au chloral et surtout d'une grave addiction à la morphine.

Bertha Pappenheim, alias *Anna O.*, était une familière de l'épouse de Freud. Le père de Bertha était le tuteur de Martha depuis la mort de Berman Bernays, le père de cette dernière, en 1879. Les deux femmes se voyaient souvent et Martha était informée de l'avancement des problèmes d'Anna O. pendant et après sa « cure », dont elle communiquait tous les détails à sa mère et à Sigmund, lequel rencontrait fréquemment Josef Breuer au moment de cette « cure historique ».

Freud ne pouvait rien ignorer de la sévérité de l'état de la patiente de Breuer, car il était directement instruit par Martha et par Josef Breuer. Tous étaient informés du désastre depuis le début. Sigmund annonça le 5 août 1883 à Martha que « Breuer parle d'elle constamment, et dit qu'il souhaiterait qu'elle soit morte afin que la pauvre femme soit délivrée de ses souffrances. Il dit qu'elle ne se remettra jamais, qu'elle est complètement détruite »⁶¹. De son côté, Martha Freud racontait encore en 1887 à sa mère que Bertha Pappenheim était venue la voir plusieurs fois et qu'elle était bien perturbée.⁶² Les sédatifs et narcotiques que Breuer utilisait en 1882, provoquant des dégâts et une dépendance dont il lui faudra des années pour se défaire, ne sont évidemment pas non plus mentionnés dans le cas officiel de 1895. (*Recourir à la morphine est une grave erreur thérapeutique selon Freud, qui la recommandait pourtant à ses patientes pour calmer les attaques hystériques.*)

Voilà donc « le prototype d'une guérison cathartique », qui « ne fut ni une guérison ni une catharsis. Anna O. était devenue une morphinomane grave qui avait conservé une partie de ses symptômes les plus manifestes... »⁶³

⁵⁸ Roudinesco & Plon, Dictionnaire de psychanalyse, Fayard, 1997: 275.

⁵⁹ Cf. Borch-Jacobsen, 1995: 50.

⁶⁰ Breuer 1895 (in Freud & Breuer, 1895: *Études sur l'Hystérie*, chap. 2: Histoires de malades): 24 & 30; Cf. aussi Freud 1925, *Selbstdarstellung*: 36, où l'auteur répète ces propos.

⁶¹ Lettre de Freud à Martha, 5/08-1883, citée par Hirschmüller, Josef Breuer, PUF 1978: 159.

⁶² Hirschmüller, 1978: 160.

⁶³ Ellenberger, 1972: 352.

Ce cas était de loin le plus long et le plus détaillé des « *Études* » : alors que penser des autres ? Le cas Anna O. — qu'on considère, depuis que Freud l'a affirmé puis répété, comme le fondement historique de la théorie et du traitement psychanalytiques — était en fait une lamentable erreur de diagnostic et un échec thérapeutique complet. (Jung et d'autres en furent informés par Freud.)

Il ne nous apprend rien sur les problèmes réels de Bertha Pappenheim, mais beaucoup sur le respect de la vérité, le respect des patients, et le respect des admirateurs, par les analystes dès les origines de la psychanalyse. Depuis un siècle cette histoire est un enchâssement de falsifications avalées par les fanatiques, malgré les preuves, et là aussi, comme ailleurs, un fiasco thérapeutique est érigé en triomphe pour l'édification de la gloire freudienne. Ensuite tous les échecs de la psychanalyse serviront, a posteriori, de preuves rhétoriques des arguments du freudisme.

2*1895-1896, l'affaire Emma Eckstein

Les courriers avec Fliess concernant cette affaire ont été, comme ceux regardant la cocaïne, supprimés jusqu'en 1985. La correspondance de la malade avec Freud, et les entretiens du neveu de celle-ci avec K. Eissler sont encore consignés dans *le container Z des Archives* interdites de la Library of Congress de Washington. L'histoire fut révélée en petite partie par le psychanalyste Max Shur (1966, 1972) mais gommée. Cependant les lettres complètes de Freud à Fliess nous renseignent sur l'erreur médicale et ses conséquences.

Au moment des faits, début 1895, Emma Eckstein, 29 ans, est « analysée » par Freud depuis 3 ans. Elle présente des troubles névrotiques, hystériques de « conversion », doléances physiques, douleurs gastriques, et une dysménorrhée avec hémorragies génitales depuis l'adolescence. Elle les ramène à des problèmes organiques que Freud refuse d'admettre sans examen. La cause est la masturbation, à 8 ans, refoulée et conflictuelle. « Le réflexe naso-génital » de Fliess, qui enchante Freud, relie le sexe au nez, l'altération de l'un (par la pratique masturbatoire, par exemple) provoquant des dérèglements de l'autre et inversement, selon un déterminisme circulaire, farfelu, totalement dénué de preuve.

Dès lors le traitement est nasal, pour toucher le point masturbatoire que Fliess a trouvé dans le nez. Freud préconise l'intervention chirurgicale, la première de ce genre pour Fliess, et une première mondiale : *la trépanation doit guérir une névrosée de sa supposée masturbation*.

Début février 1895, Fliess vient de Berlin opérer les fosses nasales d'Emma (sinus, cornets). Le même jour Freud dont le nez est irrité et infecté par l'abus de cocaïne, en profite pour se faire soigner... par application de cocaïne et cautérisation électrique. Fliess rentre aussitôt à Berlin sans se préoccuper de la malade.

En mars, Emma ne s'est toujours pas remise de l'opération magique : hémorragies nasales purulentes et nauséabondes, douleurs, infection. Freud fait intervenir Rosanès, un médecin ORL de ses amis, lequel retire une mèche de plus de 50 cm oubliée par Fliess le mois précédent dans la cavité nasale. Emma est « saignée à blanc » par une hémorragie foudroyante. Freud, livide, se trouve mal — car il avait, malgré son « auto-analyse », une phobie du sang (parmi d'autres troubles, dits « névrotiques » quand ils concernent ses patients). Emma se remet et est aussitôt hospitalisée sous morphine, puis doit subir plusieurs opérations pour réparer les dégâts. Elle aura encore des hémorragies pendant plusieurs mois, durant lesquels Freud lui rend visite régulièrement et reprend l'analyse.

Freud au départ se lamente de la catastrophe, mais il est surtout inquiet pour la notoriété de Fliess. D'abord il s'accable, ensuite, un an plus tard, il a trouvé la solution : « ces saignements étaient hystériques » (26/04-1896). Emma était la source de ces hémorragies génitales, car celles-ci étaient le moyen pour attirer l'affection de Freud (4/05-1896). C'était un désir amoureux, érotique et inconscient (seul Freud en est conscient), à l'égard de Freud (4/06-1896). Le problème d'Emma ce sont les désirs sexuels d'Emma, endogènes. De cette manière Fliess et Freud sont disculpés.

En 1905 Freud la relance. Emma a encore des douleurs abdominales, et des hémorragies génitales... Il refuse toujours de reconnaître une cause organique et tente à nouveau la psychanalyse. Désespérée elle fait intervenir à son insu une jeune femme médecin, qui retire aussitôt un abcès abdominal volumineux ; la malade est sortie d'affaire en un

clin d'œil. Mais Freud est furieux, car il voit dans cette initiative un affront personnel, « *une ingérence déontologiquement inacceptable* »⁶⁴, mais il ne s'inquiète pas outre mesure des raisons de cette intervention.

Quelques années plus tard, on devra enlever à Emma l'utérus, en totalité. Diagnostic : myome — une tumeur bénigne du tissu utérin, ici chronique — probablement responsable d'hémorragies cycliques depuis l'adolescence.⁶⁵ Puis en 1924, Emma Eckstein, qui restait cloîtrée et alitée en permanence depuis 10 années, défigurée par la trépanation de 1895, meurt d'un accident cérébral.

Les mots de la fin appartiennent à Freud, dans un article de 1937. Pour lui le cas de cette patiente est exemplaire : c'est la première analyse réussie. La psychanalyse, achevée, doit normalement protéger contre la survenue ultérieure de troubles névrotiques. Or la malade avait rechuté !! Pourquoi ? l'opération (hystérectomie) fut le traumatisme responsable. Sans celle-ci « *on n'en serait pas venu à une nouvelle irruption de la névrose* ». ⁶⁶

Donc elle avait été guérie par sa psychanalyse, mais la chirurgie gynécologique est venue détruire ses inégalables bienfaits.

Le lecteur qui ignore le fond de l'histoire, évacué, ne peut évidemment se rendre compte que Freud renverse l'ordre des responsabilités. Comme dans l'affaire Fleissl, il attribue à autrui la paternité de son incompetence, après avoir fait d'Emma sa malade l'origine des hémorragies répondant à un désir inconscient, ce qui avait permis à Freud de disculper les vrais responsables des souffrances. Emma n'avait pas pu être guérie d'une maladie qu'elle n'avait pas, ni par l'analyse, ni par la trépanation nasale. Par contre une exploration gynécologique d'emblée, dès 1894, aurait sans doute permis d'éviter une partie de la catastrophe, et les conséquences de ce qu'il faut bien appeler une faute médicale grave. Mais il aurait sans doute été plus heureux qu'Emma Eckstein, la première femme psychanalyste, ne rencontrât jamais Sigmund Freud.

3*Le mardi 21 avril 1896, à la Société de Neurologie et de Psychiatrie de Vienne⁶⁷. Les éminences de la sexologie, de la neurologie, et de la psychiatrie sont venues écouter Freud exposer sa théorie révolutionnaire sur l'étiologie de l'hystérie : il dit avoir découvert les « sources du Nil » de la psychopathologie. Les névroses sont toujours d'origine sexuelle. Dans l'étiologie de l'hystérie il y a toujours un traumatisme sexuel subi durant la petite enfance, toujours refoulé, toujours inconscient. Les malades ne le savent pas et ne peuvent en avoir conscience : dans le cas contraire il n'y aurait pas de névrose. Donc elles ne l'avouent pas, sauf avec la plus grande répugnance, en s'opposant à lui. Cette résistance, qui lui donne raison, est la garantie de la vérité des interprétations de Freud. Ensuite la guérison apportera automatiquement la vérification de la théorie.

Quelles sont les preuves, demande-t-on ? L'analyse débouche *invariablement* sur ces scènes d'abus réels. S'en souvenir c'est guérir, et seule sa psychanalyse permet cet exploit. Dans 18 cas d'hystérie il a pu prouver les connexions entre chaque symptôme et ces événements par le succès thérapeutique de l'analyse, à raison de 100 heures pour chacun. Ayant supprimé les causes, les symptômes ont alors disparu un à un.

Pour l'édification de ses savants auditeurs de sa conférence, Freud promet de livrer une démonstration clinique complète de sa théorie et de la thérapie. Mais il ne le fera pas, et nous l'attendons toujours. À la place il donne à ses auditeurs et aux lecteurs des illustrations succinctes, des fictions qui ne sont pas tirées de son expérience : « *je les ai inventées* », affirme-t-il avec aplomb. Pourquoi donc ? On attend des justifications objectives et des arguments, mais il ne les fournit pas, car il n'a pas l'ombre d'un seul. Ce que comprendra aussitôt von Krafft-Ebing, une haute autorité de la psychiatrie germanique, qui verra dans cet exposé une pseudologie fantastique, un conte de fée scientifique (« *ein Wissenschaftliches Märchen* » !!). Freud, humilié, débordera de colère contre ses critiques, et livrera ses imprécations à Fliess : voilà des ânes arrogants, des antisémites, d'une absolue incompetence, « ils peuvent tous aller en enfer ! »

Mais ses lettres à Wilhelm Fliess, entre 1895 et 1897, vont le trahir.

⁶⁴ Masson, 1984 assault on truth: 257-58

⁶⁵ Masson, 1984 assault: appendice A

⁶⁶ Freud, 1937, analyse avec fin et analyse sans fin : 237 et 238.

⁶⁷ Freud, 1896: Zur Ätiologie der Hysterie.

Qui sont ces patients ? Son courrier du 2 novembre et du 8 décembre 1895, nous apprend que Freud a deux patients seulement, et qui n'avancent pas. Fin avril 1896, il dit dans sa conférence en posséder 18. Donc il en reste 16 à analyser, à raison de 100 heures chacun, pour les « guérir », avec les 2 de la fin 1895, et ce *en quelques semaines, de décembre à fin avril*.

À l'époque Freud reçoit 6 à 8 patients quotidiennement, et 18% de sa clientèle, seulement, sont des hystériques. À moins de voir ces 16 ou 18 malades tous les jours, y compris fériés, 12 heures par jour jusqu'au matin de la conférence, il ne le peut pas. C'est invraisemblable, et matériellement impossible. D'ailleurs, deux semaines après sa conférence, Freud rapporte encore à Fliess (4/05-1896) que son cabinet est désespérément vide *depuis des semaines* et qu'il n'a vu aucun nouveau visage. Selon le décompte de Max Sharnberg (1993), psychologue spécialiste du mensonge, Freud ne pouvait se réclamer à ce moment que de trois malades hystériques, peut-être quatre ; les autres, qu'il invoque avec arrogance, ont tous été inventés pour sa conférence de mai 1896, et l'analyse textuelle des lettres à Fliess, jour après jour, le prouve.

Faut-il inclure, dans sa conférence d'avril, les 12 patients des *Études sur l'hystérie* de 1895 ? C'est difficilement acceptable : il n'avait pas envisagé publiquement ce type d'explication (la séduction réelle) avant février 1896 ; il avait eu besoin de 7 à 8 années pour réunir les cas des *Études* ; enfin Freud s'affirme « *autorisé à ne pas tenir compte de ces cas restés sans succès* ». ⁶⁸

De toutes façons peu nous importe : la lettre (caviardée) du 21 septembre 1897 à W. Fliess annonce solennellement l'abandon de la théorie de la séduction réelle. Pour quelles raisons ? Parmi celles que Freud estime importantes, il avoue l'absence de tout succès thérapeutique, *l'impossibilité d'amener une seule de ses analyses à sa fin*. Et ces mêmes courriers, de la fin de l'année 1895 jusqu'au début de 1898, montrent que *pas un seul cas d'hystérie n'est terminé*.

Dix-sept mois plus tôt il avait donc présenté, devant les autorités de la psychiatrie viennoise, sa théorie sans aucun fait ni malade. Car il possédait la vérité avant de les avoir rencontrés. Maintenant il rejoint ses critiques, ces ânes arrogants ! En 1896 un inlassable défilé de patientes finissait, soi-disant, par donner immanquablement raison à sa théorie. Après 1897, il abandonne la théorie révolutionnaire, et en invente une autre. C'est alors un autre cortège de patientes innombrables qui, une par une, lui donnent encore raison : les preuves sont toujours indiscutables, et plus une seule malade ne déclare avoir été réellement abusée. Le seul élément commun est Sigmund Freud, qui manipule tout le monde. Ensuite ses fidèles apôtres le confirmeront, par la persuasion de leurs propres clients.

Quelle est alors la nouvelle théorie ? C'est le désir qu'a le petit enfant de posséder sa mère sexuellement. C'est *la théorie du fantasme inconscient, où la réalité n'a pas de poids*. L'affaire Emma Eckstein lui avait fourni l'astuce : la source des troubles est la malade elle-même, elle (son inconscient) est responsable. Il ne lui restait plus qu'à rêver de la solution, et le tour était joué. Ce sera une affaire entendue en une nuit. ⁶⁹ *Matrem Nudam* ! il a tout compris : ce rêve lui confirme en octobre 1897 qu'il éprouva lui-même un désir érotique pour Amalia, sa mère, nue, quand il avait 2 ans. C'est là un désir universel, et vrai. Il n'a qu'un seul cas, et *une interprétation* de rêve. Là encore il n'a aucun malade, en dehors de lui-même, ni un seul fait à sa disposition. Mais il n'en aura plus besoin : il vient d'inventer le complexe d'Œdipe, qu'il présente d'abord comme un fantasme inconscient, une « psycho-mythologie » comme il le dira ⁷⁰, mais qu'il fera plus tard apparaître comme *un fait* déjà certifié.

L'invention du complexe d'Œdipe est un cosmétique destiné : d'abord à cacher l'incapacité de Sigmund Freud à accéder aux problèmes réels des patients, ensuite à bloquer le curieux qui voudrait vérifier qu'il a, dès le début, inventé ses patients avec leurs symptômes et l'étiologie correspondant à ses illusions, enfin à interdire toute vérification objective, par une bifurcation dans un monde virtuel prétendument inaccessible, fermé, irréfutable ou immunisé contre le monde véritable. Ce dispositif est bien plus fort que la destruction des textes ou leur dissimulation. L'onirisme de l'Œdipe est la soupape de sûreté du freudisme.

⁶⁸ La première mention d'un « choc sexuel présexuel » dans le cas de l'hystérie se trouve dans la lettre à Fliess du 15/10-1895, après la publication des *Études*.

⁶⁹ Cf. lettres à Fliess du 3 et du 10 octobre 1897.

⁷⁰ Et un « mythe endopsychique », Lettre à Fliess, 12/12-1897.

4*Il nous reste, en 1898, sa « collection de plus de deux cents cas » de neurasthéniques.⁷¹ Freud ne fournissait, dans son article de 1898 consacré à « *la sexualité dans l'étiologie des névroses* », aucune information utilisable au sujet de ces malades dont sa théorie se réclame, et pour cause. Il est hautement improbable en effet qu'il possédât une telle quantité de « neurasthéniques » dans sa consultation de l'époque. D'ailleurs le jour même où il vient d'achever la rédaction de cet article, Freud se plaint encore une fois à Fliess de manquer cruellement de patients depuis quelques temps déjà, en particulier *de ne pouvoir mener à son terme l'étude d'un seul cas d'hystérie*, et craint d'être privé *de tout matériel clinique* pour l'année à venir !⁷² Alors qu'il se consacre à l'hystérie depuis des années et que les « neurasthéniques » sont très minoritaires dans sa clientèle, au point de disparaître mystérieusement de ses publications ultérieures, avec leur étiologie (encore la masturbation, décidément) spéculative et absurde⁷³, voilà en 1898 une formidable « collection de plus de deux cents cas », qui ne peut jaillir que par l'enchantement de son imagination...

SEULEMENT SIX CAS CLINIQUES

À partir de l'invention de La Méthode Psychanalytique en 1896-1897, seulement six cas cliniques ont ensuite été un peu, mais très contradictoirement, explorés par Freud. Ce qui est modeste, pour de telles prétentions. Et tous sont encore des montages et des échecs thérapeutiques, exposés comme des illustrations victorieuses de la méthode, employés comme des preuves de la psychanalyse, et devenus la nourriture pédagogique favorite des freudiens. Ils sont si douteux et si peu démonstratifs qu'on peut trouver, avec Fisher et Greenberg, « *à la fois curieux et surprenant que Freud choisisse de démontrer l'utilité de la psychanalyse par la description de cas aussi lourdement infructueux.* »⁷⁴

1*Passons rapidement sur le dernier en date, un cas d'homosexualité féminine en 1920, contenant des informations très pauvres, contradictoires avec ses publications précédentes, qui ne fut pas en réalité l'objet d'une psychanalyse, qui ne présenta aucune amélioration, et qui s'achève dans la constatation : « *la psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité* »⁷⁵, affirmation en toute logique opposée aux certitudes éternelles de l'imposture de son *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* en 1910.

Restent donc les cinq cas historiques : Dora, le Petit Hans, l'homme aux rats, le président Schreber, et l'homme aux loups.⁷⁶

2*1901-1905 Dora (*Ida Bauer*, analyse interrompue par elle le 31/12-1900). Freud admit son échec thérapeutique, mais ni sa responsabilité — qu'il attribuera aux défauts de sa patiente —, ni son aveuglement, ni ses erreurs de diagnostic, ni la contribution active de ses attitudes coercitives à la rébellion de sa malade. Certains estiment que le Viennois a aggravé la situation, et des féministes, puis des fidèles pratiquants du freudisme (Patrick Mahony par exemple) verront dans son acharnement la répétition de l'abus qui justifiait la révolte de la jeune fille, et dans cette exhibition rhétorique mensongère la démonstration d'un « *des plus grands désastres psychothérapeutiques* ». ⁷⁷ Malgré tout Dora reste encore, aux yeux de l'orthodoxie, un modèle de réussite dans la démonstration de la théorie.

3-*1907-1909 Herbert/Hans. Parmi ces cas un des plus représentatifs de la mystification est celui du petit Herbert.⁷⁸

Son père Max Graf rencontre Freud en 1900 au moment où sa femme, Olga König, est en analyse avec lui. En 1902 Max Graf fait partie de la société psychanalytique du mercredi, et le couple devient familier du maître viennois. Herbert Graf

⁷¹ Freud 1898, *Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*: 85.

⁷² Cf. par ex. Lettres de Freud à Fliess, 4/01-1898 ; 22/01-1898 ; et 9/02-1898 (absentes ou caviardées dans l'édition française).

⁷³ Cf. Scharnberg, 1993 vol. 1: 261.

⁷⁴ Fisher & Greenberg, 1977: 285.

⁷⁵ Freud 1920: *Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität*: 270.

⁷⁶ En France ces cinq cas constituent « S. Freud: Cinq Psychanalyses » (P.U.F. 1970).

⁷⁷ Mahony 1996, 234. Eysenck, 1985; Thornton, 1986; Sulloway, 1991; Wilcocks, 1991; Macmillan, 1991: 249 sq.; Scharnberg, 1993 vol.1; Esterson, 1993: 33 sq.; Kerr, 1994: 96 sq.

⁷⁸ Freud, 1909: *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben (der kleine Hans)*. Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans).

naît en 1903, et se développe sous les yeux de parents freudiens, très attentifs aux affaires sexuelles de l'enfant, qu'ils surveillent avec avidité, convaincus des bienfaits du freudisme et de l'éducation dirigée selon ses préceptes. L'un et l'autre vont endoctriner l'enfant, et répondre à ses questions sexuelles, qu'ils provoquent, dès qu'il a 3 ans. L'intérêt des parents est centré sur son sexe, la mère se dénude devant lui, et ils prennent leur bain avec lui. À 4 ans, grâce à cette éducation « libérée » par des parents prédisposés à être les meilleurs instruments de la prophylaxie analytique, Freud peut affirmer (1907) que l'enfant Herbert est protégé contre toute survenue future de troubles névrotiques. Et dans tous les pays les réformateurs et les éducateurs devraient imiter ces principes. Mais il y a l'ennemi : « Dans les pays où l'éducation est entièrement ou partiellement aux mains du clergé, on ne peut bien sûr prétendre à de telles exigences. » Et il faudrait « transformer les fondements du système entier ». ⁷⁹

En 1905, les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* avaient paru, qui servaient de ressource encyclopédique à cet endoctrinement d'Herbert. Freud y utilise les publications d'Albert Moll — en particulier *Libido Sexualis* (sur la sexualité de l'enfant, normale et pathologique) dont il avait lu et annoté les 850 pages en 1897. ⁸⁰ Il s'inspire donc de Moll en 1905, mais s'étonne pourtant dans son livre de ne *rien*, absolument rien trouver dans la littérature sur l'évolution psychosexuelle avant lui. ⁸¹ En 1908 paraît un autre livre de Moll, *La vie sexuelle des enfants*, un examen critique serré des travaux de Freud sur la sexualité, et sur la psychanalyse. Moll reproche à Freud de prêter aux auteurs, qu'il draine, des propos qu'ils n'ont jamais publiés, et de les avoir inventés. Freud attribue par exemple à Lindner (un pédiatre hongrois, 500 observations en 1879-1880) une confirmation externe de la satisfaction sexuelle, orgasmique du nouveau-né qui tâte son pouce, ou qui aurait « une espèce d'orgasme » quand il devient rouge à satiété. ⁸² Or Lindner, montre Moll, n'a jamais écrit cela ; ce sont de lourdes déformations, et le plaisir sexuel du nourrisson qui tâte est une idée de Freud qui n'a aucune observation. Etc. La première réponse de Freud va être d'accuser Moll (1908) d'avoir honteusement plagié son travail révolutionnaire des *Trois Essais* de 1905, alors qu'il avait lui-même utilisé dans ce dernier la publication antérieure de Moll (1897). ⁸³

Une autre des répliques de Freud à Albert Moll, pour « l'écraser », sera en 1909 le cas du petit Hans, la première analyse d'un enfant, chargée de « vérifier » ses théories, également destinée à valider ses interprétations tirées des seuls adultes.

La peur de la morsure d'un cheval est une angoisse de castration : Hans est alors « un petit Œdipe », pervers polymorphe, qui veut évincer son père et le remplacer auprès de sa mère. La résolution du complexe va faire disparaître la névrose. (Ce qui est d'autant plus plausible que ce complexe n'existe pas.)

Freud n'a rencontré cet enfant que quelques instants, à 5 ans, le 30 mars 1908. Il a une névrose phobique, dont Herr Professor va le guérir en dirigeant sa psychanalyse par son père. Le recueil des informations présente les interprétations du père comme des faits ; il incruste ses fantaisies (*i.e.* celles de Freud) dans les propos de Hans comme si l'enfant en était l'auteur, et lui attribue des sentiments qui ne sont pas les siens. Ensuite Freud sélectionne dans ce journal ce qui lui convient compte tenu des impératifs de sa démonstration. Freud manœuvre et l'enfant, et le père — un metteur en scène d'opéra, la mère étant comédienne.

La suggestion est exclue selon Freud : « Il est vrai qu'au cours de l'analyse bien des choses doivent être dites à Hans qu'il ne sait pas dire lui-même, que des idées doivent lui être présentées dont rien encore n'a révélé en lui la présence, que son attention doit être dirigée du côté d'où son père attend que quelque chose surgisse. Voilà qui affaiblit la force de conviction émanant de cette analyse, mais dans toute analyse on agit ainsi. » ⁸⁴

Mais dans l'article précédent, celui de 1907, le petit Hans, alors nommé Herbert, était sous l'influence des pressions éducatives de ses parents, qui l'avaient protégé contre la névrose ! *C'est le même enfant !!* soi-disant vacciné par la psychanalyse en 1907, qui soudain sombre dans la névrose en 1908, et échappe alors aux pressions des adultes, car Freud avait besoin qu'il soit tel pour sa propagande et répondre aux détracteurs, surtout Albert Moll.

⁷⁹ 1907, Zur sexuellen Aufklärung der Kinder (Les explications sexuelles données aux enfants : 13).

⁸⁰ Il y trouve des idées analogues aux siennes, mais « entre nous, je ne céderais à personne la priorité de cette idée » dit-il à Fliess (14/11-1897). Voir sur ces points Sulloway, 1979.

⁸¹ 1905, 3 Essais pp. 65sq., note 39

⁸² 3 Essais : 12, 72-73.

⁸³ Cf les Minutes de la société psychanalytique de Vienne, séance homérique du 11/11-1908.

⁸⁴ Freud, 1909: Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben (der kleine Hans). Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans) : 167.

En fait ce n'était pas une phobie mais une peur acquise du cheval à la suite d'un accident, avec un attachement anxieux qui n'a rien à voir avec la sexualité et disparaît spontanément, sans traitement dans la majorité des cas, en quelques semaines. Des années plus tard Herbert Graf *alias* Hans ne se souviendra pas de l'épisode et ne se reconnaîtra pas dans le récit de Freud, lequel voit dans cette amnésie une preuve de plus de la résolution. Dans une lettre à Jung (19/05-1908) il sera déclaré guéri, mais d'une maladie qu'il n'avait pas.

4*1909. l'Homme aux Rats (*Ernst Lanzer*). Sigmund Freud avait l'habitude de détruire régulièrement ses notes de cas cliniques et les manuscrits ayant servi à leur rédaction, ce qui est une sage précaution. Un seul dossier nous est parvenu : il s'agit du *journal clinique de l'Homme aux Rats* (1907-1908). Jusqu'à 1974, le lecteur ne disposera que de la publication officielle (1909) du cas *Rattenmann*, et puis d'une version sévèrement expurgée du journal en question. Bien que ce journal soit inachevé, les distorsions qui s'y révèlent font du cas officiel une transfiguration mythologique savamment orchestrée. La comparaison terme à terme du journal clinique de 1907-1908 avec le cas officiel de 1909 fera apparaître dans ce dernier des contradictions majeures, des incohérences graves, des suppressions de données cruciales, des inversions d'événements, des incrustations d'informations — les propres fantasmes de Freud, ou deux de ses rêves figurant déjà dans la *Traumdeutung* de 1900 et qu'il attribue à son patient — absentes du journal clinique, et puis des affirmations dont on sait aujourd'hui qu'elles ont été délibérément inventées.⁸⁵ Sans compter une persuasion très coercitive du patient par Freud. *Ernst Lanzer*, est une réussite thérapeutique pour le public, mais un échec avoué à ceux (Jung par ex) qui eurent connaissance des courriers de Freud quelques semaines après l'arrêt du traitement. Mort à la guerre en 1914, *sa prétendue guérison n'a jamais eu lieu* (selon le freudien Mahony 1986).

5*1918 l'Homme aux Loups. (*Sergueï Pankejeff*) De tous les cas cliniques de Freud, c'est de loin le plus étudié dans le monde et celui sur lequel on a le plus publié. Mais les informations qu'il reste à éditer dépassent très nettement ce qui a paru sur ce malade. Comme tous les autres cas, il s'agit d'un montage flamboyant. Le fidèle Patrick Mahony trouve même « *ridicule* »⁸⁶ la fabrication de Sigmund Freud.

Der Wolfsmann, pensionné à vie par le mouvement depuis 1920 après sa ruine par les bolcheviks, fut suivi pendant près de 70 ans, jusqu'à sa mort en 1979 à plus de 90 ans, par une demi-douzaine de psychanalystes et jamais amélioré, bien qu'on ait prétendu qu'il fut guéri plusieurs fois successivement de plusieurs maladies mentales. Karin Obholzer l'a retrouvé à Vienne à la fin des années 1970. On tenta de l'empêcher de l'approcher, puis de publier son témoignage, qui parut en 1979 après son décès. Durant ces entretiens Sergueï Pankejeff dément ce qui a paru le concernant : « la psychanalyse ne m'a fait aucun bien,... je n'ai jamais été aussi mal que depuis que j'ai rencontré Freud en 1910... »

L'interprétation de Freud de son rêve des loups (en fait des chiens blancs, des Spitz) donnait ceci : *Der Wolfsmann* a assisté à 18 mois à la scène primitive, à 17 h 21, un jour d'été ; son père et sa mère, à 4 pattes comme une louve, se livraient devant lui à un *coïtus a tergo*, sauvagement, 3 fois de suite en ½ heure. Il a tout vu, son cerveau a mémorisé. Voilà l'origine de sa névrose. Mais *der Wolfsmann* se souvient : c'est absolument impossible, car à ce moment atteint de la malaria et dans le coma, je n'étais pas dans la chambre des parents, mais chez la vieille nourrice. *L'Homme aux Loups*, *Sergueï Pankejeff* détient le record absolu avec près de 70 ans de psychanalyses inefficaces, qui, si on les met bout à bout, ont duré 10 années ininterrompues.⁸⁷

6*1911, Le Président Schreber ; Freud n'a jamais rencontré le malade et ne l'a pas analysé mais s'est livré à une interprétation de ses « *mémoires d'un névropathe* ». Il en fait un homosexuel et un paranoïaque pour confirmer sa théorie (la paranoïa est une défense contre l'homosexualité), mais c'est une analyse sauvage, à l'instar de ses productions rhétoriques concernant Léonard de Vinci ou Dostoïevski, qu'il n'avait jamais rencontrés pour certifier ses interprétations, puisqu'ils étaient morts des décennies, ou des siècles auparavant. Freud, qui n'était pas psychiatre, a

⁸⁵ « My book pointed out Freud's intentional confabulation and documented the serious discrepancies between Freud's day-to-day process notes of the treatment and his published case history of it » écrira Mahony (*American Journal of Psychiatry*, 147: 8, August 1990, p. 1110), à propos de son livre de 1986 (Mahony: Freud et l'Homme aux Rats) lequel contenait déjà le nécessaire pour le jugement.

⁸⁶ Mahony: *American Journal of Psychiatry*, 147: 8, August 1990, p. 1110. Cf. aussi Mahony, 1984 *Les Hurllements de l'Homme aux Loups*.

⁸⁷ Obholzer 1980 *Entretiens avec l'homme aux loups* Gallimard, 1981.

délibérément rejeté des documents biographiques et médicaux, qui montraient le contraire de son système de pensée unique. Si par exemple, Schreber, schizophrène mais expert en droit, a fait un procès (qu'il a gagné), pour sortir de l'asile où on l'avait enfermé, ce n'est pas du fait de sa paranoïa, mais en raison d'une menace bien réelle. Souffrait-il d'une angoisse délirante de castration ? Non ! mais d'une peur réelle, car dans l'asile où se trouvait Schreber, le directeur médical Flechsig pratiquait un traitement barbare, *la castration* qui terrorisait les malades. Freud le savait : il avait les publications de Flechsig sur son bureau en 1910-1911. La psychanalyse n'a jamais eu lieu.

THAUMATURGIE

Les successeurs n'ont jamais fait mieux que le fondateur, et souvent ils ont fait pire. Au regard des expertises savantes sur l'efficacité thérapeutique il est aujourd'hui possible de dire que, *depuis le début de notre siècle, la méthode psychanalytique n'a eu aucun succès thérapeutique à son actif, ni même une seule amélioration des problèmes psychologiques d'un seul patient.*

Sigmund Freud a maintes fois affirmé que son traitement sans rival, à nul autre pareil, que sa méthode unique procure, assurait-il, des guérisons, « des succès thérapeutiques qui ne le cèdent en rien aux plus beaux résultats qu'on obtient dans le domaine de la médecine interne, et je puis ajouter que les succès dus à la psychanalyse ne peuvent être obtenus par aucun autre procédé de traitement. »⁸⁸

La psychanalyse s'est réellement montrée efficace dans la persuasion collective mais jamais dans l'administration des preuves de ses bienfaits intrinsèques ou de son innocuité, et on comprend très bien dès lors l'impérieuse nécessité de dissimuler la vérité et de dévaluer ses terribles adversaires.

Il était impératif de mentir. Si la psychanalyse avait quelque efficacité supérieure aux 400 autres formes de psychothérapie, on peut faire confiance aux soldats de Freud : ils se seraient empressés de faire valoir la supériorité de leurs brillants résultats, et la discussion serait close car l'adversité eut été dans l'obligation morale d'y souscrire quand bien même serait-elle opposante à l'idéologie psychanalytique, c'est-à-dire névrosée puisque non analysée. On ne peut résister à la force des faits : on s'y soumet ou bien on disparaît. Or il n'y a pas de fait en sa faveur et c'est la lacune fondamentale qu'essaient de dissimuler la rhétorique et la désinformation psychanalytiques depuis 100 ans pour empêcher l'élimination du freudisme.

Il est clairement reconnu aujourd'hui que cette "thérapie" n'a pas été capable d'infléchir le cours des troubles qu'elle prétend, depuis un siècle, soigner mieux que toutes les autres psychothérapies. Même des auteurs a priori favorables à la psychanalyse, du moins l'étaient-ils encore à l'époque, furent contraints de reconnaître que si des patients « *font une psychanalyse, ils s'en sortent manifestement plus mal qu'avec une autre forme spécifique de psychothérapie, ou sans aucun traitement.* »⁸⁹ Nous savons qu'il lui arrive d'être nocive. Et même pour des freudiens elle « *peut causer et cause effectivement du tort à une partie de la population qu'elle est sensée aider.* »⁹⁰

Certes, parmi les patients quelques-uns affirment parfois éprouver une satisfaction subjective, mais qu'un directeur de conscience, un rabbin, un marabout, un gourou, aurait pu leur prodiguer plus vite à bien moindre coût. Dans ces conditions, mais sous réserve de posséder la conviction préalable, le confessionnal peut être jugé préférable au divan. Alors restent les bienfaits supposés de "la relation" entre le patient et le psychothérapeute. Néanmoins il n'est pas du tout évident qu'une analyse personnelle, quelle que soit sa durée, améliore les qualités relationnelles des psychanalystes — en particulier leurs capacités empathiques —, leurs compétences professionnelles, ou leur propre santé mentale, puisqu'elle s'avère aussi inefficace pour eux. Celle-ci leur octroie par contre l'onctuosité ecclésiastique, l'arrogance dogmatique de la conversion, et la valorisation narcissique.

⁸⁸ Freud, 1916-1917 Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse (Introduction à la psychanalyse: 435) Cf. Freud, 1926, Psychoanalysis: 154. Freud, 1932, Nouvelles conférences: 201.

⁸⁹ Farrell (B. A.) 1981, The Standing of Psychoanalysis, Oxford: page 178

⁹⁰ Bergin, 1978. Cf. Ellis, 1968 (et le site Internet www.irebt.org/pamphlet.html#P252); Strupp & al. 1977.

Inefficace y compris pour les analystes ? Les suicides

La nièce de Freud, Caecilia (fille de sa sœur Rosa Graf) s'empoisonna avec du véronal à 23 ans, le 18 août 1922, jour du 87^{ème} anniversaire de la mère de Sigmund, au domicile de celui-ci, 19 Berggasse à Vienne.⁹¹ Elle était une patiente du psychanalyste Paul Federn, « l'Apôtre Paul », qui se tira une balle dans la tête après avoir foudroyé de deux balles le portrait de Freud son « prophète ».

On dénombre un long cortège de morts violentes par autodestruction parmi les premiers analystes, dont la plupart avaient été choisis et formés avant la seconde guerre mondiale par Freud et ses premiers disciples. Et il faut encore ajouter leurs patients. Entre 1902 et 1938 sur les 307 adhérents de l'association internationale de psychanalyse, 25 au moins se sont donnés la mort, sans compter leurs patients. Viktor Tausk, Wilhelm Stekel, Otto Gross, Max Kahane, Herbert Silberer, Johann Honegger, Karl Schrötter, Edward Bibring, Karl Landauer, Monroe Meyer, Martin Peck, Tatiana Rosenthal, Karen Stephen, Clara Happel, Eugenia Sokolnicka et son analysée Sophie Morgernstern, Paul Federn et plusieurs de ses analysés, puis bien d'autres, se sont suicidés à un moment ou à un autre, après avoir été considérés comme des fidèles et brillants psychanalystes.

A la suite du suicide de Johann Honegger le 28 mars 1911 par injection de morphine concentrée, Freud écrivit à Jung « *je suis frappé de ce qu'en fait nous consommons beaucoup de personnes* ». ⁹² De fait.

Dans la population générale, le taux de suicides varie selon les époques, les âges et les sexes. Mais les enquêtes suicidologiques estiment que, sur 100.000 adultes, 10 à 30 individus mettent volontairement fin à leurs jours. Sachant que sur les 300 psychanalystes officiellement recrutés en Europe centrale avant la seconde guerre mondiale plus d'une vingtaine se sont suicidés, on peut, en étant indulgent, considérer cette fréquence de 25 sur 300, contre 20 sur 100.000 dans la population générale, comme une anomalie épidémiologique inquiétante. C'est en tout cas une énigme chez des gens supposés soigner des malades mentaux, même en ignorant les extravagances de caractère, les dérangements psychologiques patents d'une étonnante fréquence, ou l'incidence des toxicomanies létales dans leurs rangs. Ce qui est moins surprenant dans la logique du système politique freudien est la dissimulation des évidences, ou leur minimisation quand celles-ci sont évoquées.

L'anthropologue Abram Kardiner, analysé par Freud, raconte dans ses souvenirs que lors d'une discussion avec Monroe Meyer et avec Sigmund Freud à propos du suicide récent de deux psychanalystes de Vienne, *Herr Professor* les regarda avec malice et dit : « *Eh bien, le jour n'est pas loin où l'on considérera la psychanalyse comme une cause légitime de décès* »⁹³. Le jeune analyste Monroe Meyer, qui avait droit à six séances hebdomadaires avec Sigmund Freud, ne put faire connaître son avis sur un tel cynisme : il se suicida à son tour.

Anna Freud et Dorothy Burlingham, toutes deux analysées par Sigmund — cette dernière, issue de la riche famille des joailliers Tiffany, le fut pendant douze ans (après l'avoir déjà été par un autre pendant six ans), et s'était, sur les conseils de Freud, séparée de son mari mélancolique qui se suicida en 1938 en sautant du 14^{ème} étage — vécurent ensemble plus de cinquante ans, d'abord à Vienne ensuite en Angleterre, et en Irlande les week end. Anna psychanalyssa avec ténacité les quatre enfants de Dorothy Burlingham, lui demandant des honoraires de 20 dollars par séance pour chacun (*deux séances = le salaire mensuel d'un jeune instituteur, ce qu'Anna F. fut au départ. Mais sa psychanalyse éclair de Marilyn Monroe rapportera bien plus*). Cependant bien des années plus tard, Robert, le fils aîné de Dorothy, qui avait depuis longtemps des problèmes avec l'alcool, se coucha dans le lit de son ancienne psychanalyste Anna Freud, en l'absence de celle-ci, et puis se serait empoisonné aux somnifères un dimanche de 1970.⁹⁴ Sa sœur Mary, que la descendante du prophète présentait comme son cas le plus réussi bien que celle-ci eut des perturbations mentales toute sa vie, se suicidera à son tour en 1974 à la même adresse, 20 Maresfield Gardens, lieu hautement symbolique à Londres, la dernière demeure de Sigmund Freud.⁹⁵

⁹¹ Lettre de S. Freud à Sam, 20/08-1922 ; Lettres de Freud à Jones, 24/08 et 3/09-1922 ; & Grosskurth, 1991: 110.

⁹² Lettre à Jung, 2/04-1911.

⁹³ Kardiner, 1977: 105.

⁹⁴ Berthelsen, 1989: 165; Young-Bruehl, 1988: 378; Roazen 2001: chap.31.

⁹⁵ Roazen, 1993: 56; Young-Bruehl, 1988: 399-400.

Implosion

Du fait de la désinformation très active des freudiens, on a peu d'idée en France de l'effondrement de la psychanalyse dans sa propre vacuité.

En un siècle de freudisme aucun travail n'a pu apporter *une preuve* du rôle d'un conflit sexuel refoulé dans l'enfance et susceptible de rendre compte d'une morbidité rencontrée ensuite à quelque moment que ce soit dans le reste de l'existence. Aucune publication à ce jour n'a pu montrer que le traitement psychanalytique standard est plus efficace que la simple suggestion. Aucune étude ne permet d'accepter les prétentions de la psychanalyse à décrire et expliquer dans son édifice théorique le développement normal ou pathologique. Pas une seule des prévisions intrinsèquement psychanalytiques n'a été confirmée dans quelque dimension que ce soit car toutes ont été démenties. Enfin Sigmund Freud, prétendant à l'originalité et à l'innovation révolutionnaire, se réclama de fondements biologiques déjà dépassés et rejetés par la science de son époque, au moment même où il publia ses réflexions, et n'a jamais intégré depuis une nouvelle connaissance indépendante de la psychanalyse.

L'examen terminal minutieux de tous les travaux scientifiques depuis 60 ans sur ces questions par Edward Erwin, peut s'achever ainsi : « *alors que le siècle s'achève, un siècle que certains ont nommé "le siècle de Freud", l'évidence autorise les verdicts suivants. L'efficacité de la thérapie de Freud a-t-elle été établie ? Non. Quelle part de sa théorie a-t-elle été confirmée ? Pratiquement aucune. Ces verdicts sont probablement les derniers.* »⁹⁶

Edward Shorter, dans une récente histoire de la psychiatrie moderne, peut affirmer que les idées freudiennes « *sont aujourd'hui en train de disparaître comme les dernières neiges de l'hiver* ». ⁹⁷ Parler aujourd'hui de la psychanalyse en l'appariant à d'autres perspectives psychologiques scientifiques modernes, voire se poser la question de ses rapports avec la biologie, ou avec la neuropsychologie et les sciences cognitives, n'est plus possible. Ce serait comme si on discutait à la NASA, avant de lancer une navette, de l'astrologie sous le signe du sagittaire ascendant mercure, à la hauteur de l'astronomie et de la physique contemporaines, ou comme si le néphrologue, ignorant la seringue emplie de produit de contraste radiologique à côté d'un scanner, se contentait de goûter l'urine de son malade pour faire son diagnostic. Pourtant la France en est resté là : le pays le plus freudien sur la terre est aussi le plus coupé du monde scientifique.

Dans cette conquête homérique il fallait à tout prix empêcher la connaissance des faits et gestes historiques du mouvement freudien et de son fondateur — remplacés par des mirages, des mensonges et des mythes —, et par tous les moyens interdire aux élèves et au public l'accès à la connaissance de ce qui n'est pas la psychanalyse. Le danger est l'information, et le maintien dans l'ignorance est l'outil du pouvoir.

Cette désinformation est unique dans l'histoire des sciences, mais habituelle dans les mouvements totalitaires, tel le *Kominform* des Bolcheviks, ou le *Comité Secret* fondé par Sigmund Freud soi-même. Elle est destinée à conquérir une place dans nos sociétés, une niche écologique qu'ils n'auraient pas méritée sans le freudisme, ou sans le marxisme, ni l'admiration des foules désinformées. Il fallait installer dans les consciences et la culture la conviction de *La Vérité* psychanalytique. Sigmund Freud fut le premier, et le meilleur, mais non le dernier, comme le montrent les falsifications de l'hagiographie officielle des héritiers. Les mensonges auront servi à supprimer *aussi* les preuves de ces falsifications et les dérives morales des créateurs de la psychanalyse. Ce furent les seules victoires, bien éphémères.

Pendant un siècle le freudisme aura été une fantastique machine de désinformation destinée –premièrement à conforter les fantasmes des psychanalystes ; –deuxièmement à extraire les malades de leurs réalités, et à leur suggérer qu'ils appartiennent à une autre, dans une pseudo-médicalisation de l'Aveu inquisitorial, ou par un moderne exorcisme ; – troisièmement à persuader les psychothérapeutes en formation et le public que l'interprétation freudienne est toujours plus vraie que les faits.–La psychanalyse est enfin une formidable rhétorique du mensonge destinée aux lecteurs et une falsification permanente des évidences communes à l'intérieur de la relation thérapeutique, tout en persuadant qu'il ne s'agit pas d'une manipulation de l'information. Mais, à la différence d'une religion, même sans dieu, elle n'offre aucun espoir, ni à ses thuriféraires ni aux patients.

⁹⁶ Edward Erwin: *a final Accounting*, 1996.

⁹⁷ Shorter, 1996: vii.

LA PSYCHANALYSE COMME POSSESSION SPIRITUELLE par JACQUES CORRAZE⁹⁸

« Il est sans doute à regretter, il n'est assurément pas à méconnaître, que la première vertu soit d'ordre strictement intellectuel, qu'elle consiste à surmonter l'orgueil dogmatique d'où procèdent les privilèges imaginaires d'une personne ou d'un peuple, d'un culte ou d'une génération ».

Léon Brunschvicg, "Les âges de l'intelligence"

INTRODUCTION

Aujourd'hui, deux voies d'entrée dans la psychanalyse s'avèrent possibles. L'une est la voie historique, offrant l'histoire des hommes, de la formation de leurs idées et leur diffusion, l'autre est l'abord épistémologique, visant la légitimité logique intrinsèque du système.

La deuxième voie, celle que l'on va suivre, consiste à faire abstraction de l'histoire et à examiner le système, sa signification et sa valeur intrinsèques au nom de cette évidence qu'un théorème de mathématique est vrai ou faux indépendamment de l'état mental de son inventeur.

Il y a trois façons de concevoir la psychanalyse : comme une science intimement dépendante d'une pratique psychothérapique, comme une herméneutique, comme une narration. De toutes ces façons, aucune ne permet, à partir d'un même matériel, d'aboutir à une conception unique. "Avouons le, il est souvent très difficile d'aboutir à une décision, ce qui d'ailleurs se traduit par de nombreux désaccords entre les psychanalystes."⁹⁹

Je partirai simplement de la psychanalyse, celle que Freud a bâtie. Je voudrais montrer comment, par essence constructive, le système est beaucoup plus qu'une immense aberration intellectuelle. Le psychanalyste est celui par lequel l'intimité gardée secrète à la conscience même du sujet lui est dévoilée. Cet homme qui sait va donner un savoir qui est et sera un pouvoir. Mais un pouvoir partagé. Ce pouvoir fascine l'acteur comme le spectateur qui sont dans un jeu interactif. Freud a toujours dit, et avec raison, que l'on ne peut comprendre la psychanalyse qu'en se plaçant en elle, c'est à dire dans sa relation. C'est une entreprise de possession spirituelle, par là je tente d'expliquer et la logique du système, sa perversité et son succès. "La psychanalyse essaie de s'infiltrer en revêtant l'uniforme de la science, afin d'étrangler cette dernière de l'intérieur."¹⁰⁰

TOTALITARISME ET PRIMARISATION DE LA PENSEE

Né en 1856, mort en 1939, Freud est un homme tout à la fois du XIXème siècle et du XXème siècle, dont il partage les deux illusions. Celle du premier fut le scientisme, celle du second le totalitarisme et leur corollaire, la primarisation de la pensée.

A Vienne, des contemporains de Freud chargèrent violemment sa construction et portèrent l'accusation de totalitarisme¹⁰¹. Ce qui est singulier c'est que les plus violents contempteurs se trouvèrent être des juifs. Il s'agit en l'occurrence de Karl Kraus¹⁰² et de Egon Friedel¹⁰³.

⁹⁸ Professeur honoraire des Universités (Faculté de médecine de Rangueil), Agrégé de philosophie, Docteur es lettres et sciences humaines, Docteur en médecine, Psychiatre.

⁹⁹ Freud "Abrégé de psychanalyse" trad.fr., 71-72

¹⁰⁰ Knight Dunlap, 1920 : Mysticism, Freudianism, and Scientific Psychology.

¹⁰¹ Sur cette question voir T.Szasz ; "Anti-freud", Syracuse University Press, 1990

En 1937, Kraus stigmatise l'association de "la swastika et de l'entreprise sans valeur de la psychanalyse"¹⁰⁴. En 1939, il voit dans Freud "un collectiviste et un totalitaire."¹⁰⁵

Le système de Freud est un scientisme totalitaire.¹⁰⁶ Comme il s'agit d'un système psychologique, c'est un système de possession spirituelle au service d'une idée unique.¹⁰⁷ Or, comme l'écrivait Taine, en préambule à son examen du "programme jacobin", "rien de plus dangereux qu'une idée générale dans des cerveaux étroits et vides : comme ils sont vides, elle n'y rencontre aucun savoir qui lui fasse obstacle ; comme ils sont étroits, elle ne tarde pas à les occuper tout entier. Dès lors ils ne s'appartiennent plus, ils sont maîtrisés par elle ; elle agit en eux, et par eux ; au sens propre du mot, *l'homme est possédé*."¹⁰⁸

Freud a toujours été fasciné par le monoïdéisme de l'hypnose. Il permet de comprendre et son propre fonctionnement mental et sa méthode de persuasion conforme et à la nature de sa construction et aux moyens de sa diffusion. Comme pour tous les régimes totalitaires, il convient de "s'incliner devant une idéologie à la cohérence extrêmement rigide et fantastiquement fictive".¹⁰⁹

Ce primarisme de la pensée interdit tout esprit scientifique, ce dont Freud était totalement dépourvu. Sa clinique nous en donne de multiples exemples. On trouve dans son livre "Psychopathologie de la vie quotidienne"¹¹⁰ un cas tout à fait significatif. Il dit qu'il a eu, en psychanalyse, une jeune fille de 14 ans qui faisait état d'une plainte abdominale et qu'il diagnostiqua comme hystérique avérée. Déclarée guérie mais toujours porteuse de la même plainte, elle devait mourir deux mois plus tard avec un diagnostic de "sarcome des glandes abdominales". Freud affirme alors que d'une part l'hystérie avait utilisé la douleur comme cause déclenchante et d'autre part que l'hystérie l'avait empêché de voir la maladie.¹¹¹ Son analyse d'Emma Eckstein, après l'opération nasale de Fliess est de la même rigueur. Il affirme, sans preuve, que les hémorragies nasales sont bien connues chez les masturbatrices¹¹², qu'elles sont une manifestation hystérique, alors qu'elles résultent de l'oubli d'une compresse par Fliess qui avait réalisé son opération de la cloison pour supprimer les masturbations ! ! Dans le cas Dora, commentée dans toutes les formations psychanalytiques, on lui signale une perte de connaissance, après une discussion avec son père (p.14), aussitôt : "je crois que lors de cette crise, on put aussi observer des convulsions et un état délirant. Mais l'analyse n'ayant pas pénétré jusqu'à cet événement, je ne sais rien de certain là-dessus." Dora est atteinte de difficultés respiratoire, c'est nerveux, de toux, c'est nerveux, une aphonie, c'est nerveux, aucune autre hypothèse n'est offerte (p.13).

Ce primarisme fut parfaitement traduit par Wittgenstein : "Freud a rendu un mauvais service avec ses pseudo-explications fantastiques. N'importe quel âne a maintenant ces images sous la main pour expliquer, grâce à elles, des phénomènes pathologiques"¹¹³. D'autres ont du passer par la dure épreuve de leur propre expérience et de celle d'autrui enrichie par la fréquentation des adeptes. Judith Rapoport estime, qu'au début, "quelques figures étaient titanesques" mais qu'il y eut une chute en qualité. "A partir des années 50, la majorité de ceux qui entraient dans ce cadre avaient un Q.I. de 40 points inférieurs à celui de leurs prédécesseurs." Et elle poursuivait : "Une des raisons pour lesquelles les gens brillants abandonnent la psychanalyse est que vous êtes cérébralement mort à la fin du premier jour. Vous ne pouvez

¹⁰² (1874-1936). Très connu comme journaliste satirique (*Die Fackel*, le Flambeau) est un écrivain prolifique aussi acharné contre la psychiatrie que la psychanalyse.

¹⁰³ (1873-1938) Né Friedman, de parents juifs, il se convertit au christianisme et se suicida lors de l'entrée des allemands en Autriche.

¹⁰⁴ Cit. in Szasz, p.30

¹⁰⁵ id., p.39

¹⁰⁶ H.Arendt a insisté sur "le scientisme de la propagande totalitaire", Arendt p.71

¹⁰⁷ Au cours du XX^e siècle on a beaucoup discuté pour savoir si l'on avait affaire à des systèmes politiques totalement nouveaux eu égard à la tyrannie ou au despotisme. La communication de Élie Halévy est de novembre 1936 et l'article de J.Bainville, "L'Allemagne totalitaire" du 1 juillet 1933

¹⁰⁸ Taine, 1884, Les Origines de la France Contemporaine, volume 2, Livre deuxième (premières lignes du chapitre 1, vol.2, pages 47-48).

¹⁰⁹ H. Arendt, p.79

¹¹⁰ VII, A, note p.102-103 (trad. angl.)

¹¹¹ cf.id.p.37

¹¹² Correspondance avec Fliess édition Masson, p.76 et sq. La correspondance avec Fliess est manifestement un délire à deux qui explique parfaitement bien la construction de la psychanalyse.

¹¹³ Cit. in Bouveresse, p.13-14. Prédiction, hélas, confirmée au quotidien.

simplement pas supporter d'entendre des gens dire la même chose depuis 40 ans. Si vous voulez cela vous n'avez qu'à aller à l'église."¹¹⁴ Cette primarisation de la pensée a été dénoncée par Hannah Arendt¹¹⁵ : "Le totalitarisme, une fois au pouvoir, remplace invariablement tous les vrais talents ...par ces illuminés et ces imbéciles dont le manque d'intelligence et d'esprit créateur reste la meilleure garantie de leur loyauté."

Outre le niveau du QI dont parle Rapoport, rappelons les mots mêmes du maître à Binswanger : « Enfin ma cinquième question ; "pourquoi, parmi les psychanalystes, certains avaient des allures extravagantes ? », il répondit ; "J'ai toujours pensé que ce seraient les porcs et les spéculateurs qui se jetteraient en premier sur ma doctrine."¹¹⁶ Freud voyait loin. Aujourd'hui, la France, toujours plus ardente aux expériences extrêmes, est envahie par l'immense armée des gueux autoproclamant l'avènement du lacanisme, renouant avec « l'escolier limosin qui contrefesoit le langaige françoys », et qui agitant la crécelle du désir, ont fait du vide intellectuel arrogant et du néant thérapeutique l'essence de leur art.¹¹⁷ Heidegger, dont Lacan avait cherché vainement à susciter l'intérêt, disait que Lacan était un psychiatre qui avait besoin d'un psychiatre.

LA REVENDEICATION D'UN CREATEUR D'UNE SCIENCE NATURELLE ET D'UNE THERAPEUTIQUE DEFINITIVE

L'analyse épistémologique se doit évidemment de mettre en évidence la construction de la théorie au plus près de la réalité empirique, du matériel même sur lequel s'appuie et se fonde Freud. En effet s'en prendre d'emblée ou exclusivement au système, sans tenir compte des faits, serait faire la part trop belle à la critique puisqu'une partie de la théorie occupe le domaine de ce que Freud avait appelé la métapsychologie. Persister dans cette voie conduirait à s'ensevelir dans les nuées. Cette singularité est parfaitement illustrée par la travail de Ricoeur, qui, chaussant les lunettes de Kant, nous fait croire qu'il fera l'analytique d'une science qui aurait les mérites que la mécanique rationnelle avait pour son prédécesseur. C'est pourquoi la réflexion de Ricoeur atteint un niveau d'irréalité grandiose, d'autant qu'il appelle, par un glissement sémantique pervers, "épistémologie" une réflexion abstraite sur une doctrine qui pourrait être aussi bien la construction d'un Rousseau ou d'un Fichte.

Freud a affirmé avec force que son champ exclusif d'investigation était la relation psychanalytique¹¹⁸, il rejeta d'autres méthodes, comme celle des tests, parce qu'inutiles. Il considérait que "la richesse des observations fiables sur lesquelles les affirmations de la psychanalyse reposent les rendent indépendantes de vérifications expérimentales."¹¹⁹

Freud s'est présenté essentiellement comme un scientifique et un thérapeute, aux sens les plus parfaitement entendus par les milieux professionnels. Dans le premier cas, il présente la psychanalyse comme "une science empirique"¹²⁰, voire, "une science spécialisée"¹²¹, "une partie de la science de l'esprit, la psychologie"¹²², donc "une science naturelle"¹²³, dans le second comme "une discipline médicale",¹²⁴ ou "une procédure thérapeutique".

¹¹⁴ Cit. in Dolnick, p.240

¹¹⁵ H.Arendt "Le système totalitaire", p.66

¹¹⁶ Correspondance Freud-Binswanger: p.188.

¹¹⁷ *Le surgissement pittoresque d'un individu qui, par ses comportements, dont l'aménagement de l'espace, et le contenu de son discours, ont pu faire croire à certains qu'il s'agissait d'un compère engagé pour, en non civilisé, illustrer et confirmer mes propos, demande une rectification de ma part. Je veux démentir, avec la plus grande fermeté évidemment, l'affirmation selon laquelle il s'agissait d'un baron et d'un tour à la Pirandello qui, on l'a manifestement compris, aurait été d'un goût malsain, compte tenu du niveau des opinions proférées. Les assistants ont pu voir, malgré moi, à quel point j'étais même en deçà de la vérité et éprouver en direct comment "le hasard profite aux esprits préparés."*

¹¹⁸ "Tous les ...travaux et théories du professeur Freud sont fondés sur des investigations cliniques...Une inflexible détermination l'a toujours guidé, celle de rester en contact des plus étroits avec le matériel réel apporté quotidiennement à son observation. " E. Jones, Préface au C.P., T.I, p3-4

¹¹⁹ Lettre à Rosenzweig (1934)

¹²⁰ "Nouvelles conférences sur la psychanalyse", Trad. angl., p.129

¹²¹ id., p.203

¹²² "Leçons élémentaires de psychanalyse", 1938, C.P.V, 377

¹²³ id., p.378

¹²⁴ Nouvelles conférences, ., p.128

Freud a prétendu qu'il avait créé une nouvelle science et il revendiqua pour la psychanalyse ce titre à plusieurs reprises. Il va, dit-il, même faire profiter la psychiatrie de sa construction : "La psychanalyse veut donner à la psychiatrie la base scientifique qui lui manque."¹²⁵

Il a toujours proclamé que la psychanalyse était analogue aux autres sciences, dans la mesure où elle atteignait une vérité objective, établie par une méthode rigoureuse d'observation : "J'ai toujours éprouvé comme une injustice grossière le fait qu'on ne voulût pas traiter la psychanalyse à l'instar de n'importe quelle autre science de la nature"¹²⁶. Dans un des derniers textes qu'il a écrit¹²⁷ il affirme que "La psychanalyse fait partie de la science mentale qu'est la psychologie." Donc, c'est "une science naturelle". "La psychanalyse est une science empirique... elle est toujours incomplète et se trouve toujours prête à corriger ou à modifier ses théories."¹²⁸ La psychanalyse est la science de "l'esprit inconscient".¹²⁹

Or Freud travailla conjointement à une œuvre thérapeutique et théorique. "Au départ, le seul objet de la psychanalyse était la compréhension et l'amélioration des symptômes névrotiques"¹³⁰. Il lui arriva de faire prévaloir tour à tour l'une de ces dimensions sur l'autre : "Une psychanalyse n'est pas une recherche scientifique impartiale mais un acte thérapeutique, elle ne cherche pas, par essence, à prouver mais à modifier quelque chose"¹³¹. Il lui arriva d'inverser le sens de ces relations et de ne voir dans la relation thérapeutique qu'un moyen d'investigation théorique. Il écrit à Ferenczi : "les patients ne sont bons qu'à nous faire vivre et ils sont du matériel pour apprendre. Nous ne pouvons pas les aider". "J'ai dit souvent que je tiens la signification scientifique de l'analyse pour plus importante que sa signification médicale et, dans la thérapeutique, son action de masse par l'explication et l'exposition des erreurs pour plus efficaces que la guérison des personnes isolées".¹³²

Le 28 mai 1911, Freud écrit à Binswanger : « Une vieille blague courante chez nous : on appelle la cure psychanalytique "un blanchissement de nègre". Pas tout à fait à tort si nous nous élevons au-dessus du niveau reconnu de la médecine interne. Je me console souvent en me disant que si nous sommes si peu performants au niveau thérapeutique, nous apprenons au moins pourquoi on ne peut pas l'être davantage. Dans cet esprit, notre thérapie me semble être la seule rationnelle ». Bref l'important n'est pas de guérir mais de comprendre et nous sommes les seuls à le faire ; et la sortie par la réussite théorique est une constante.

Enfin, à cela il convient d'ajouter le cynisme.

H.Arendt (p.109 et sq.) a bien analysé le "mélange de crédulité et de cynisme", caractérisant les esprits engagés dans l'entreprise totalitaire. "Un mélange de crédulité et de cynisme prévaut à tous les échelons des mouvements totalitaires, et plus l'échelon est élevé et plus le cynisme l'emporte sur la crédulité" (p.110). "La fausseté et le mensonge, connus aux plus hauts niveaux, pour s'imposer aux autres comme vérités incontestables exigent la croyance absolue au chef identifié à la vérité. Les sympathisants croient sincèrement les paroles du chef mais "les membres du parti ne croient jamais les déclarations officielles" (p.111). "A l'affirmation de la propagande, selon laquelle tous les événements sont scientifiquement prévisibles selon les lois de la nature..., l'organisation totalitaire ajoute la position d'un homme unique qui a monopolisé cette connaissance et dont la première qualité est qu'il a toujours eu raison et qu'il aura toujours raison"(p.111).

"Une autre fois, écrit Binswanger¹³³ de Freud, je lui ai demandé en quels termes il était avec ses patients. Réponse : "Je leur tordrais bien le cou, à tous". "Les patients c'est de la racaille", déclara Freud à Ferenczi¹³⁴ et il ajouta "les patients ne sont bons qu'à nous faire vivre et ils sont le matériel pour apprendre, nous ne pouvons les aider." Ferenczi conclut : "C'est du nihilisme thérapeutique, et, malgré cela, par la dissimulation de ces doutes et l'éveil d'espoirs, des patients se laissent prendre".

¹²⁵ "Introduction", p.31

¹²⁶ S.Freud : "Présentation de moi-même" (trad. f. : "Sigmund Freud présenté par lui-même", Gallimard), p.98

¹²⁷ "Leçons élémentaires sur la psychanalyse" 1938, in C.P., V, 376

¹²⁸ Psychanalyse, 1922, C.P., V, p.129-130

¹²⁹ id., p.128

¹³⁰ ibid

¹³¹ Cinq psychanalyses, trad. fr., p.167

¹³² Lettre de Freud à Pfister, p.175-176

¹³³ Correspondance avec Freud", p.154

¹³⁴ Ferenczi "Journal", p.82

On peut même aller au-delà et stigmatiser le malade. Le diagnostic médical devient synonyme de stigmatisation. Dostoïevski fut un antisémite, un barbare décadent, un esprit faible (*"geringere Geister"*), masochiste et homosexuel latent, « névrosé, moraliste et pécheur », témoignant d'une sympathie « sans limite » pour les criminels ; et ses soi-disant crises comitiales, symptômes de l'hystérie, ne peuvent être comprises que par la science freudienne, pure et civilisée.

Un tel traitement débouchant sur la condamnation morale suscitait l'indignation de Karl Kraus : "La psychanalyse est une passion non une science. Il lui manque la fermeté de l'investigateur. En fait, c'est précisément ce défaut qui singularise le psychanalyste. Il aime et déteste son patient, il envie sa liberté et son pouvoir et son affaire est de ramener ses forces au niveau de sa propre faiblesse. Elle affirme que l'artiste sublime un défaut parce qu'il se sent incapable. La psychanalyse est, en réalité, un acte de revanche par lequel l'infériorité du psychanalyste est transformée en supériorité. Le patient tend naturellement à se soumettre au médecin. C'est pourquoi, aujourd'hui, n'importe quel idiot veut traiter son génie. Peu importe comment le médecin s'efforce d'expliquer le génie, tout ce qu'il arrive à faire est de montrer qu'il en est dépourvu".¹³⁵

LA REVELATION ORIGINELLE DES CONCEPTS : L'AUTO ANALYSE

Les vérités de la psychanalyse ne résultent pas d'une opération intellectuelle mais d'une révélation qui apparaît à l'esprit libéré. L'autoanalyse est un rituel d'initiation individuel au cours duquel l'âme se libère des voiles qui entravaient sa vision. C'est, selon Gellner, la quintessence du freudisme.¹³⁶ La psychanalyse ne se livre pas à la recherche de relations conceptuelles forgées par le progrès de l'intelligence mais à un dévoilement. La génération spontanée régénérée par la psychologie. La nouvelle théorie surgie définitivement prouvée et de portée universelle de l'auto-analyse.

Les assertions psychanalytiques sont le produit d'une illumination originelle indépendante de l'observation objective. Les faits ne résultent ni de la clinique ni d'un approfondissement méthodique et critique mais d'une appréhension subjective identique à une révélation religieuse. C'est ce dogmatisme subjectif auquel on se réfère comme une autoanalyse.¹³⁷ Comment a-t-il obtenu ce savoir ? par auto illumination (Svedenborg)¹³⁸. Mais cette révélation demandait un héroïsme sans précédent, dénoncer les interdits du milieu social pesant sur la manifestation de la vérité, lever les résistances. De ce fait, la psychanalyse est une entreprise de libération. Freud a révélé non ce qui était caché mais ce qu'on cachait, ce que des années de censure puritaine avait dissimulé. "La populace", affirma H.Arendt¹³⁹, qui y voyait la cible du totalitarisme, "croyait réellement que la vérité était tout ce que la société respectable avait hypocritement passé sous silence, ou couvert par la corruption." Et, précise-t-elle, "tout ce qui était caché devenait hautement significatif, sans considération d'importance intrinsèque."

Paul Ricoeur a prétendu que Nietzsche, Marx et Freud avaient en commun la conviction qu'il fallait détruire la conscience fautive "pour un nouveau règne de la vérité".¹⁴⁰ Là où Ricoeur sombre dans la confusion, c'est quand il qualifie ces entreprises de "science", précisément de "science médiate du sens".¹⁴¹ Cette inconséquence livre tout ce qu'elle a de redoutable quand, quelques pages plus loin, voilà nos trois compagnons associés à "la leçon de Spinoza"¹⁴². La libération du dernier était celle qui débouchait sur l'illumination de la raison, les victimes des trois autres pourraient témoigner de ce qu'il advint de la promesse d'une libération de la raison opérée par nos trois imposteurs modernes.¹⁴³

¹³⁵ Cit. in Szasz, p.106

¹³⁶ in Crews, 1995 p.394.

¹³⁷ "L'interprétation", Préface à la deuxième édition

¹³⁸ H.Arendt signale, dans le totalitarisme, "le mépris radical pour les faits en tant que tels" car, ajoute-t-elle, "les faits dépendent entièrement du pouvoir de celui qui peut les fabriquer", p.76

¹³⁹ p.77

¹⁴⁰ Ricoeur, p.41

¹⁴¹ id., p.42

¹⁴² id., p.44

¹⁴³ Je ne dis évidemment pas que Nietzsche a inspiré Hitler, je veux dire que l'idéologie Nazi renvoie à Nietzsche : "Les nazis utilisèrent Nietzsche : la- dessus il n'y a rien à dire. Plus encore ; pour qu'une chose soit utilisable dans une fin précise, il faut que quelque chose se prête en elle à l'utilisation." Philonenko (Nietzsche au miroir de la Belle Époque) in *Nietzsche, 1892-1914*, (Maisonneuve et Larose, 1997), p.14

La transposition logique conduit à prétendre que Freud aurait découvert des vérités incontestables en utilisant une méthode dont il fit profiter le reste du monde. C'est bien la même méthode, mais c'est celle de l'arbitraire absolu, de la folle du logis, faite de révélations qui témoignent non d'un caractère scientifique mais de la richesse fantasmatique de Freud, de sa dextérité rhétorique et des traits remarquables de sa personnalité narcissique et mythomane au service d'une intelligence verbale qui devait être élevée. "Je ne suis en réalité pas du tout un homme de science"¹⁴⁴, pas un observateur, pas un expérimentateur, pas un penseur. Je ne suis par tempérament rien d'autre qu'un conquistador — un aventurier, si tu préfères — avec toute la curiosité, l'audace, et la ténacité caractéristiques d'un homme de cette trempe. De tels individus ne sont habituellement estimés que s'ils ont réussi, ont découvert quelque chose, sinon ils sont abandonnés sur le bord du chemin... pour le moment, la chance m'a abandonné et je ne découvre rien qui vaille ». ¹⁴⁵ Les identifications qu'il a présentées, durant sa longue vie, sont innombrables : depuis les divinités comme Zeus aux héros comme Moïse, Joseph, Xerxès, Alexandre le Grand, Hannibal, Léonard de Vinci, Nansen, Cromwell, Napoléon, Bismarck, Copernic, Kepler, Newton, Darwin, Guillaume le Conquérant, Danton, Garibaldi, Stanley. ¹⁴⁶

Léon Brunschvicg¹⁴⁷ évoquait "la nécessité psychologique qui fait que le soit-disant prophète ne peut emprunter sa figuration de l'avenir qu'aux ombres du passé". Il opposait "le positivisme de raison" au "positivisme d'Église fondé tout entier sur le sentiment de confiance qu'un homme éprouve (et fait partager) dans la valeur unique de sa pensée et où il puise l'illusion de pouvoir créer la méthode et dicter à l'avance les résultats des disciplines qui ne sont pas encore constituées à l'état de science."

C'est à dire que chez Freud les connaissances fondamentales résultent d'abord et exclusivement d'une auto persuasion qui se développe dans le cadre d'un *délire de fabulation*. C'est son confident Fliess qui prit le risque de la rupture en allant au cœur du problème : "Le lecteur de pensées lit simplement ses propres pensées dans celles des autres" ¹⁴⁸ et, l'on pourrait ajouter, inversement, celles des autres dans les siennes. Josef Breuer disait en 1907 de son confrère "Freud est un homme aux formulations absolues et exclusives. C'est un besoin psychologique qui, pour moi, conduit à des généralisations excessives". ¹⁴⁹

LA REVELATION DU COMPLEXE D'ŒDIPE

La première publication où apparaît le "complexe d'Œdipe" est "L'Interprétation des Rêves", terminée en 1899. ¹⁵⁰ Il est question longuement de la tragédie de Sophocle. Les lettres à Fliess nous apprennent que cette idée Freud a commencé à se l'appliquer à lui-même. Dans la lettre à Fliess où il renonce à la séduction (21/9/97), il évoque "une solution possible que le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents". Mais c'est au travers de trois lettres du mois d'octobre (3, 4 et 15) de la même année que nous découvrons les bases de la nouvelle construction. Freud se livre à ce qu'il appelle son autoanalyse. Au départ Fliess a fait part à Freud d'une observation concernant son fils, né en décembre 1895. Il s'agissait d'une érection de l'enfant en présence de sa mère (peut-être, a-t-il audacieusement établi un rapport

¹⁴⁴ A un journaliste, Papini, il avouait : "Mon âme, de par sa constitution, est portée vers les essais, le paradoxe, le dramatique et est extérieure à la rigueur pédante qui est le propre de l'homme de science" et il ajoutait que ses livres "ressemblaient davantage à des ouvrages d'imagination qu'à des traités de psychologie" et enfin, "bien que j'eusse l'apparence d'un scientifique je fus et je reste un poète, un romancier" Cité in J.L. Rice, *Freud's Russia* p.216 AJOUT DU 8 NOVEMBRE 2002 : Selon Frederick Crews (*communication personnelle*), il s'agirait d'un faux brillant certes mais dont l'origine reste néanmoins mystérieuse.

¹⁴⁵ Lettre à Fliess, 1/02-1900 (éliminée, elle ne se trouve que dans l'édition complète de Masson). Dans cette lettre, Freud se plaint de n'être pas reconnu dans sa ville et reproche même à Fliess de l'avoir surestimé, l'humeur est dépressive puis brutalement arrive le passage sur ce qu'il estime être réellement en tant que figure héroïque et de ce fait, c'est certain, sa grandeur ne sera reconnue que plus tard. Le narcissisme rebondit comme c'est habituel chez ces personnalités.

¹⁴⁶ Cf. Bakan, 1958 ; M Robert 1974 ; Klein, 1981 ; Rice (Emmanuel), 1990 ; Farrell (John) 1996 Freud's paranoid quest.

¹⁴⁷ "Les âges de l'intelligence" ; p.7

¹⁴⁸ Citation de Fliess par Freud in lettre à Fliess du 7/8/1901 (édit. Masson, p.447). Selon sa méthode habituelle, Freud considère que le refus d'une interprétation ne tient pas à sa valeur mais aux intentions du dénégateur : "Si, dès qu'une de mes interprétations vous gêne, vous vous empressiez d'affirmer que "le lecteur de pensées" ne perçoit chez les autres que ce qu'il projette de ses propres pensées, vous cessez d'être mon public et vous ne devez accorder à ma méthode de travail pas plus de valeur que lui en accordent les autres", lettre à Fliess du 19/9/1901, ed. Masson, p.450

¹⁴⁹ In Dolnick, p.36

¹⁵⁰ Dans, Chapitre V, IV, 2 : "Les rêves de la mort de personnes chères"

de cause à effet¹⁵¹). Freud flambe à cette constatation et reconstruit un événement qui aurait du se produire, alors, qu'à 2 ans et demi, il fit un voyage avec sa mère de Leipzig à Vienne¹⁵², c'est à dire avoir vu sa mère nue. Douze jours après, le 15 octobre, la construction est accomplie : "j'ai découvert en moi, aussi, un amour porté à ma mère et de la jalousie envers mon père. Je considère, à présent, qu'il s'agit d'un événement universel, au cours de la petite enfance". On notera, le "aussi", que la traduction française rend par "partout ailleurs" et "événement universel." Ricoeur, avec sa foi naïve, ne dissimule pas son enthousiasme, devant "le caractère fulgurant de la découverte de l'Œdipe, atteint d'un seul coup et en bloc, comme un drame individuel et comme un destin collectif de l'humanité."¹⁵³

Cette auto analyse atteint des niveaux proprement étonnants d'investigation. En témoigne une lettre à Fliess du 8-2-1897¹⁵⁴. Cette lettre est caviardée dans la première édition pour des raisons qui peuvent jeter des doutes sur le caractère objectif de telles découvertes. "Le mal de tête hystérique, avec les sensations de pression sur le sommet du crane, les tempes, etc. est caractéristique des scènes où la tête est tenue immobile aux fins d'actions dans la bouche (de là le refus à l'exigence des photographes à maintenir la tête sur un support). Malheureusement, mon propre père était un de ces pervers et il est responsable de l'hystérie de mon frère (dont tous les symptômes sont des identifications) et de celles de plusieurs de mes jeunes sœurs. La fréquence de cette circonstance fait mon étonnement". Ou bien la séduction précoce, bien évidemment ici non induite par les malades, est une preuve du caractère irréfutable de la méthode dite auto analyse ou bien il faut douter de la véracité des autres révélations.

LES FAITS ORIGINELS SONT DEDUITS DE LA THEORIE

La construction, en psychanalyse, est celle d'un policier malhonnête qui dissimule les pièces à conviction dans le domicile du suspect. Dans cette analyse si singulière du "petit Hans", Freud énonce clairement sa méthode : "Au cours d'une psychanalyse, le médecin donne toujours au malade, dans une mesure plus ou moins grande selon les cas, les représentations conscientes anticipées à l'aide desquelles il sera à même de reconnaître et de saisir ce qui est inconscient"¹⁵⁵. Dans un envoi à Fliess, de 1893¹⁵⁶ il précise sa règle : "Décris, par anticipation, le résultat tel qu'il est vraiment".

Ricoeur estime "qu'à proprement parler, il n'existe pas de faits en psychanalyse, car l'analyste n'observe pas, il interprète." En réalité, il s'agit de bien autre chose. On ne peut pas dire que la psychanalyse se singularise parce qu'elle construit ses faits de départ. La perception est elle-même une appréhension de la réalité au travers de cadres préalables et il ne convient pas d'opposer, comme le fait la philosophie empirique, le fait pur au fait élaboré. La particularité méthodologique de la psychanalyse est ailleurs. Elle réside dans son traitement rétroactifs des faits.

Le fait en psychanalyse n'est pas l'observé mais ce qui est déduit de la théorie, le psychanalyste n'écoute pas il écoute, ou voit, ce qu'il a déjà interprété. Pour corriger Ricoeur, le psychanalyste n'interprète pas, il a déjà interprété. La science expérimentale part du fait de départ et va aux faits d'arrivée au travers du passage obligé par l'hypothèse. Le fait de départ est bien sûr perçu, c'est à dire inséré, dans un schéma préalable et nous savons que le fait brut est lui même appréhendé au travers d'un schéma. Ce qui singularise Freud c'est que le fait d'arrivée constitue le fait de départ. Contrairement à la méthode de Sherlock Holmes, qu'il revendique comme sienne, Freud sait, avant de commencer, quels sont les faits de départ qui vont favoriser sa théorie. Il ne les cherche pas, il les a déjà trouvés (cf. Holmes : "je les ai trouvés, Watson, parce que je les cherchais"). Comme le dit H.Arendt¹⁵⁷, les chefs d'un parti totalitaire "vont plier la réalité à leurs mensonge... la propagande se distingue par un mépris radical pour les faits...les faits dépendent entièrement du pouvoir de celui qui peut les fabriquer."

¹⁵¹ Nous savons aujourd'hui qu'il s'agit d'un événement physiologique spontané, comme les érections au cours du sommeil paradoxal.

¹⁵² "Ma libido envers ma mère (*matrem*) fut éveillée à l'occasion d'un voyage, avec elle, de Leipzig à Vienne, durant lequel nous avons du passer une nuit ensemble et où il dut y avoir l'opportunité de la voir nue (*nudam*)" la traduction française dit "sans doute" (3/10/97).

¹⁵³ Ricoeur, p.188

¹⁵⁴ Trad. Masson, 230-231

¹⁵⁵ "Cinq psychanalyses", trad. fr., p.167

¹⁵⁶ Manuscrit C, trad. fr., p.68

¹⁵⁷ H. Arendt, p.70

Dans une lettre à Jung¹⁵⁸, Freud accorde qu'on peut utiliser les mythes, encore faut-il les élaborer avant de les intégrer. Par exemple, "la création d'Ève a quelque chose de tout à fait particulier et singulier — Rank m'a dernièrement rendu attentif au fait que dans le mythe cela aurait pu facilement s'énoncer autrement. Alors la chose serait claire, Ève serait la mère dont naît Adam, et nous nous trouverions devant l'inceste maternel qui nous est familier." Voici donc le fait d'arrivée devenu le fait de départ, ce qui confirme le complexe d'Œdipe.

La lecture d'Œdipe Roi de Sophocle ou celle d'Hamlet procèdent de la même manipulation. Car Œdipe tue un homme et il apprend, ensuite qu'il s'agit de son père, tout comme il ignore que celle qu'il a épousé est sa mère. Pour y voir la confirmation de l'Œdipe, il faut affirmer que ces ignorances résultent d'un refoulement, donc de supposer, auparavant, ce que Freud nomme le complexe d'Œdipe.¹⁵⁹ Le personnage d'Hamlet est soumis au même régime : Hamlet peut agir mais il ne saurait se venger d'un homme qui a écarté son père et pris la place de celui-ci auprès de sa mère, d'un homme qui a réalisé les désirs refoulés de son enfance. Mais Hamlet veut tuer le mari de sa mère et non son père, le premier est un meurtrier la seconde adultérine. A cette critique, on opposera avec force, la naïveté insupportable de celui qui n'est pas psychanalysé, c'est à dire de quelqu'un qui ne procède pas à la manipulation le plus naturellement du monde.

Dans sa préface à la 4^{ème} édition des "Trois essais sur la théorie de la sexualité"¹⁶⁰, on comprend ce qu'il entend par "observation directe". Il affirme ; "Si l'espèce humaine avait été capable d'apprendre à partir de l'observation directe des enfants, ces trois essais n'auraient jamais été écrits". Il importe dit-il que l'observateur ait une formation psychanalytique.

Par exemple, que se passe t-il au début du traitement ?¹⁶¹

"De même que les premières résistances, les premiers symptômes, les premiers actes fortuits des patients peuvent susciter un intérêt particulier parce qu'ils trahissent les complexes régissant la névrose. Lors de la première séance, un jeune et spirituel philosophe aux goûts artistiques exquis se hâte d'arranger le pli de son pantalon. *Je constatai* que ce jeune homme était un coprophile des plus raffinés, comme il fallait s'y attendre dans le cas de ce futur esthète. Une jeune fille, en s'allongeant, se dépêche de recouvrir de sa jupe ses chevilles visibles, révélant ainsi ce que l'analyse ne tarde pas à découvrir ; ses tendances exhibitionnistes et la fierté narcissique que lui inspire sa beauté corporelle"¹⁶².

Dans la traduction anglaise (*Collected Papers*) on lit "*he reveals himself as an erstwhile coprophiliac of the highest refinement, as was to be expected of the developed aesthete*"¹⁶³... Dans la *Standard Edition*, on lit "*he is revealing himself as a former coprophilic of the highest refinement-which was to be expected from the later aesthete*"¹⁶⁴ Ici Freud fait l'interprétation au moment même où il s'allonge (forme progressive) et dans la traduction anglaise il le fait au présent (he reveals) alors qu'en français le passé simple permet l'ambiguïté sur le moment où l'interprétation est faite. Mais dans le texte allemand on trouve le verbe au présent : "*er erweist sich als dereinstiger Koprophile von höchstem Raffinement, wie es für den spärten Ästheten zu erwarten stand*".

"Les femmes, que les événements de leur vie passée ont préparées à une agression sexuelle, ou les hommes à très forte homosexualité refoulée seront, entre tous les patients, les plus enclins à arguer, dans l'analyse, d'un manque d'idées" (id.trd.fr.p.98). D'emblée l'interprétation est faite et pénètre le symptôme : "Une attaque de diarrhée au commencement d'une analyse, annonce le sujet important de l'argent".¹⁶⁵

¹⁵⁸ 17/12/1911, 288F

¹⁵⁹ J.P.Vernant note que "cette démonstration a toute l'apparente rigueur d'un raisonnement fondé sur un cercle vicieux" Œdipe et ses mythes, p.2 et Vernant de préciser, tout naturellement, "Pour que le cercle ne fut pas vicieux, il eût fallu que l'hypothèse freudienne, au lieu de se présenter au départ comme une interprétation évidente et allant de soi, apparaisse au terme d'un minutieux travail d'analyse comme une exigence imposée par l'œuvre elle-même, une condition d'intelligibilité de son ordonnance dramatique, l'instrument d'un entier décryptage du texte".

¹⁶⁰ Trois essais sur la théorie de la sexualité, tr.fr.p.12 ; Macmillan, p.316, Cioffi, p.122.

¹⁶¹ Sigmund Freud. 1913: "Weitere Ratschläge zur Technik der Psychoanalyse: zur Einleitung der Behandlung" in S. Freud. *Gesammelte Werke chronologische geordnet*. Frankfurt : Fischer, & London, Imago. 1940-1975. Volume VIII pages 454-478.

¹⁶² 1913, Le début du traitement. in "la technique psychanalytique" trad. fr., PUF, p.98

¹⁶³ *Collected Papers* II, p.359

¹⁶⁴ *Standard Edition*, vol.12, p.138

¹⁶⁵ Ruth Mack Brunswick (cit. in Dolnick, p.255-256)

LES REGLES D'UNE MENTALITE PRIMITIVE

Freud reconnut que "la psychanalyse est comme le Dieu de l'Ancien Testament, elle ne peut tolérer qu'il y ait d'autres dieux"¹⁶⁶. Pour y parvenir, il a immunisé sa construction vis à vis de toute possibilité de critique rationnelle. Il s'agit d'un système qui jouit d'une propriété épistémologique remarquable celle d'être logiquement invérifiable. L'administration de la preuve est rendue impossible car toutes ses propositions sont également vraies ou également fausses. Aucune proposition ne sera de nature à être réfutée, tout fait sera favorable à la théorie, à l'hypothèse de départ Freud n'a jamais énoncé quel était le fait qui pouvait contredire sa théorie. C'est le principe du verrouillage parfait.¹⁶⁷

La psychanalyse est une construction opérée par Sigmund Freud, qui livre les troubles mentaux à la domination de la compréhension. Sur le plan théorique on est totalement en dehors de la science. Une telle situation résulte de la construction même du système.¹⁶⁸ Sur le plan pratique, il s'agit d'une entreprise de suggestion remarquable dont le but est d'induire chez les autres la conviction que les croyances de Freud sont des vérités établies ou démontrées à valeur universelle. C'est l'exemple même d'une possession spirituelle. Ayant réussi à devenir une véritable dimension culturelle occidentale, la critique de la psychanalyse se heurte à une défense qui est l'expression d'un véritable interdit culturel. Freud nous avait prévenu.

Sur le plan épistémologique, on a multiplié les preuves qui démontrent les faiblesses intrinsèques ; mots mal définis, ou objets de définitions différentes, concept utilisé avec des sens différents (narcissisme, sexualité) et passages d'un sens à un autre pour les besoins de la démonstration, (fantasmes ou réalité ?) refus d'admettre des vérités scientifiques pour ne pas modifier son système (Lamarck contre Darwin, niant en toute conscience ce qu'il sait de la vérité biologique), extrapolation, passage arbitraire du singulier au général (Œdipe)¹⁶⁹, glissements sémantiques, projection de fantasmes dans un passé historique fabuleux et utilisation d'idées sans en connaître le sens (Totem et Tabou), aberrations logiques (contraires aux canons de Stuart Mill), contradictions patentées etc..

La méthodologie freudienne jouant des mécanismes de la pensée primitive aboutit aux résultats conformes au désir. Dans "L'Interprétation des Rêves", il met en avant "le renversement" (*Verkehrung*), propre en effet à la pensée primitive.¹⁷⁰ De cette façon une pensée peut se prendre telle qu'elle est ou comme son opposé.

L'identification par le prédicat est aussi fréquente. Le coït est mouvement rythmique, la masturbation est un mouvement rythmique, tout mouvement rythmique est le symbole de l'un comme de l'autre (monter un escalier, monter une échelle, se gratter, claudiquer, etc.). Ce mode de pensée a été qualifié d'*heuristique de la représentation*.¹⁷¹ Il s'agit de l'erreur consistant à faire de certains caractères d'un objet des éléments essentiels à la définition de la catégorie à laquelle il appartient. La baleine nage, le thon nage, on identifie la baleine et le thon dans la catégorie des poissons et non dans la catégorie de ce qui nage.

Le symbolisme règne en maître et le signifiant s'associe au signifié par affinité thématique (*meaning connexions*). De telles connexions sont identifiées par Freud à des rapports de causalité : le chapeau renvoie au phallus. Cette erreur a été stigmatisée par Stuart Mill, elle consiste à croire que les causes d'un phénomène doivent ressembler à ce phénomène. Comment ne pas évoquer ce passage de Bouvard et Pécuchet (IV), de G. Flaubert (mort en 1880) : "Anciennement, les tours, les pyramides, les cierges, les bornes, les routes, et même les arbres avaient la signification de phallus, et pour Bouvard et Pécuchet, tout devint phallus. Ils recueillirent des palonniers de voiture, des jambes de

¹⁶⁶ Cité par Reik, 1956

¹⁶⁷ "Tout l'art consiste à utiliser, et en même temps à transcender les éléments de réalités et d'expériences vérifiables empruntées la fiction choisie puis à les généraliser pour les rendre définitivement inaccessibles à tout contrôle de l'expérience individuelle" H. Arendt, p.88-89 engendrer.

¹⁶⁸ Le système possède toujours un moyen de prouver qu'une assertion qui lui est contraire est vraie. Par exemple, Freud construit une explication des rêves selon laquelle le rêve est l'expression d'un désir. Devant des difficultés qui rendent difficile cette application, il affirme que des rêves peuvent être dus au désir de lui donner tort.

¹⁶⁹ "J'ai eu récemment des soupçons sur l'explication d'un cas de fétichisme, pour l'instant seulement un cas de vêtement et un cas de botte. Mais ce devrait être le cas général" (correspondance à Jung, p.278)

¹⁷⁰ "Dans l'analyse préscientifique, les agents curatifs peuvent ressembler soit aux propriétés de la maladie soit aux propriétés opposées" Nisbett et Ross, p.116. Dès lors, l'interprétation pourra se satisfaire de l'un ou de l'autre et passer de la sorte d'un jugement à son contraire ; "On ne sait jamais à l'avance, s'il faut admettre l'un ou l'autre, le contexte seul en décide" 'Inter .des Rêves, p.401).

¹⁷¹ Nisbett et Ross, p.24 ; 243

fauteuil, des verrous de cave, des pilons de pharmaciens. Quand on venait les voir, ils demandaient: "A qui trouvez-vous que cela ressemble ?" Puis confiaient le mystère, et, si l'on se récriait, ils levaient de pitié les épaules."

Qu'il s'agisse d'associations ou de symbolique, Freud a toujours eu la certitude qu'il découvrait la cause et, selon lui, la psychanalyse ne saurait se passer de cette révélation¹⁷².

Freud s'est défendu d'utiliser, dans une très large mesure, la relation symbolique. Dans ses premiers travaux sur l'hystérie, il oppose le déterminisme associatif et le déterminisme symbolique. Dans les rêves¹⁷³, il reconnaît, d'une part, que sans la symbolique, il est difficile d'interpréter un rêve et, en même temps, il met "en garde contre la tendance à surestimer l'importance des symboles, à abandonner l'utilisation des idées qui se présentent à l'esprit du rêveur pendant l'analyse". Il ajoute que si les deux techniques doivent se compléter, l'association des idées est primordiale et l'autre "n'intervient qu'à titre auxiliaire" (ibid.).

Freud a consacré le chapitre X de "l'Introduction à la Psychanalyse" à l'étude du symbolisme dans le rêve. Il nous dit que lorsque la libre association "se trouve en défaut", sans doute quand elle ne convient pas à la théorie, on peut y suppléer par la symbolique. C'est alors qu'on a l'impression d'obtenir un sens satisfaisant" (p.166). De telles affirmations sont des déclarations d'intention mais toute la méthode de Freud consiste effectivement à manipuler le libre jeu des associations¹⁷⁴. Freud sait toujours et parfaitement à quoi doit aboutir: sa symbolique. Dans la quasi totalité des cas, on débouche sur une signification sexuelle, et les associations d'idées soit sont manipulées à cette fin, soit sont interprétées selon ce principe. Freud insiste sur le rôle joué par son expérience qui lui fait se passer de l'association des idées: "On s'aperçoit qu'il s'agit d'interprétations qu'on aurait pu obtenir en se basant uniquement sur ce qu'on sait soi-même et que pour les comprendre on n'avait pas besoin de recourir aux souvenirs du rêveur"¹⁷⁵. Depuis Freud, ce procédé s'est généralisé dans ce qu'on pourrait appeler la vulgate psychanalytique. L'analyse du sujet, si jamais elle a lieu, ne servira qu'à confirmer ce que la lecture symbolique élémentaire, désormais irréfutable, nous fournit d'emblée. C'est ainsi que dans la dysgraphie, on va greffer une signification "kit", toute montée, grâce à laquelle "la signification symbolique de l'écrit et du crayon pris en main deviennent prévalents"¹⁷⁶.

La symbolique, dont William James affirmait : "En ce qui me concerne, je ne peux rien faire de ces théories des rêves et de toute évidence le "symbolisme" est une méthode très dangereuse"¹⁷⁷ qui autorise de multiples interprétations. Freud en était conscient mais sous la pression de ses disciples dont Steckel et Jung, mais également de sa propre technique et orientation, il finit par imaginer qu'il trouvait dans l'histoire des mythes et des religions, comme dans une théorie linguistique, très aventureuse, des confirmations à l'universalité de sa propre symbolique.

Freud finit par fonder cette symbolique sur le langage selon des racines qu'il estimait universelles. Cette symbolique, Freud affirme que le rêveur l'utilise mais que sa connaissance est inconsciente¹⁷⁸. Il faut chercher son origine dans le sens primitif des mots¹⁷⁹, dans "une langue fondamentale"¹⁸⁰. De nombreuses racines se seraient ainsi formées, à l'origine, à signification sexuelle mais ayant fini par la perdre : "Les mythes ont également une origine sexuelle. Les mythes sont les rêves d'un peuple"¹⁸¹. Dès lors le symbolisme est fondé "sur la pensée archaïque universelle, folklore, mythes, religions, langage"¹⁸².

En tant que tel un symbole peut avoir totalement perdu sa signification. Un pin dans les cimetières, symbole d'immortalité ? symbole d'érection phallique ? Même si historiquement le premier sens est le plus certain, le psychanalyste ne va-t-il pas dire que le vrai se cache derrière, c'est à dire le sexuel ? puisque le symbole cache de toute façon sa vérité à la conscience. La conscience dit immortalité et l'inconscient proclame phallus. Mais si on peut tout voir dans les symboles, comment peuvent-ils encore être saisis ? De toute évidence, nous n'en avons plus conscience. Si Freud affirme qu'ils sont vivants dans l'inconscient, c'est qu'il croit à l'hérédité des caractères acquis.

¹⁷² Études sur l'hystérie 1895, p.121 et p.140

¹⁷³ Introduction à la psychanalyse, p.309

¹⁷⁴ Introduction à la psychanalyse p.165 et sq.

¹⁷⁵ Id, p.166

¹⁷⁶ Marcelli, p.96

¹⁷⁷ cit.in J.Kerr: "A Most Dangerous Method" (Sinclair-Stevenson, 1994), p.245

¹⁷⁸ Introduction à la psychanalyse, p.183

¹⁷⁹ id., p.184 et sq.

¹⁸⁰ id., p.186

¹⁸¹ Cf.Forrester "Le langage aux origines de la psychanalyse" (Gallimard), p.171

¹⁸² Introduction à la psychanalyse, p.185

Cette pensée primitive a eu pour effet d'engendrer des commentaires spontanés déniaient à Freud la découverte d'une réalité cachée parce que claire à beaucoup de ses lecteurs. Webster cite, à cette occasion, Wittgenstein notant que les rêves à contenus sexuels lui sont "aussi communs que la pluie", Orwell déclarant : "Pourquoi pensait-il rêver de pêche pour le sexe alors que j'y pense en veillant ?", H.Gompertz qui, s'offrant à l'interprétation de ses propres rêves, constate que Freud découvre tout ce qui lui est parfaitement connu.¹⁸³

C'est évidemment la propriété de cette pensée primitive d'engendrer des phénomènes observables, symptômes, rêves, jeux d'esprits, comportements, etc. qui posent problème, problème qui est au cœur de "l'interprétation" (*Deutung*). Or interpréter, c'est donner un "sens" (*Bedeutung*). Interpréter un rêve, c'est lui donner un sens, c'est à dire "le remplacer par quelque chose qui peut s'insérer dans la chaîne de nos actions psychologiques, chaînon important semblables à d'autres et d'égale valeur"¹⁸⁴. En effet il ne peut s'agir que du rationnel. Qui s'exprime tout à la fois dans les moyens qui permettent l'interprétation et dans la véracité du passage du contenu inconscient à la réalité manifeste. Comme l'écrit Laplanche, "l'interprétation est au cœur de la doctrine et de la technique freudienne. On pourrait caractériser la psychanalyse par l'interprétation".

Dans l'introduction à son livre "Les Progrès de la Conscience dans la philosophie occidentale", Léon Brunschvicg définit ce qu'est pour la philosophie l'opposition entre l'homme venant d'occident et celui venant d'orient : "Un homme qui, n'ayant d'autre intérêt que le vrai, s'appuie à l'intellectualité croissante d'un savoir scientifique pour s'efforcer de satisfaire l'exigence d'un jugement droit et sincère ; l'autre qui s'adresse à l'imagination et à l'opinion, se donnant toute licence pour multiplier les fictions poétiques, les analogies symboliques et leur conférer l'apparence grave de mythes religieux".¹⁸⁵

SEJOUR SUR LE DIVAN OU LA POSSESSION D'UN ESPRIT

La suggestion hypnotique est le paradigme fondateur de la psychanalyse, elle a poursuivi Freud jusqu'à sa fin et il s'est laissé finalement à dire : "Rien n'a pu jusqu'ici remplacer l'hypnose"¹⁸⁶ et ce, en 1937, alors qu'il avait 79 ans. Freud a, toute sa vie durant, repris le récit d'une expérience de suggestion post-hypnotique qu'il avait vu chez Bernheim, à Nancy, en 1889¹⁸⁷. Dans un livre que la mort ne lui permit pas d'achever, il y revient.¹⁸⁸ Le médecin entre, pose son parapluie dans la pièce, hypnotise un malade et lui dit : "Je vais sortir maintenant, quand je reviendrai, vous viendrez à ma rencontre avec le parapluie ouvert et vous le tiendrez au-dessus de ma tête". Le médecin extrait alors le malade de l'hypnose. Le malade à la rentrée du médecin fait exactement ce qu'il avait ordonné. Quand le médecin lui demande pourquoi il agit ainsi, il lui répond, "manifestement embarrassé", "Je pensais seulement, docteur, qu'il pleuvait dehors et que vous pourriez ouvrir votre parapluie dans la pièce avant de sortir"¹⁸⁹. Freud commente en disant que le témoin d'une telle observation ne l'oubliera jamais et que nous avons ici la preuve expérimentale que des actes inconscients mentaux existent et que la conscience n'est pas une condition indispensable à notre activité. Il est clair que le malade dit ignorer les motifs exacts de son acte. Par contre les témoins les connaissent "alors que lui-même ne sait rien de la réalité qui agit en lui".

La psychanalyse a deux buts, faire admettre au sujet le sens de ses actions et faire disparaître les symptômes. Freud estime que le second procède du premier. La condition nécessaire de la marche de la psychanalyse, ce que Grünbaum appelle l'argument d'adéquation (*Tally Argument*), a été parfaitement énoncé dans "L'Introduction à la Psychanalyse", au chapitre 28¹⁹⁰, où parlant du patient, Freud affirme : "La solution de ses conflits et la suppression de ses résistances ne réussit que lorsqu'on lui a donné des idées, convenant à son attente, et qui chez lui coïncident avec la réalité". La psychanalyse prétend donc donner la vraie explication au sujet, ce qui *coïncide* avec la réalité, et c'est pour cette raison qu'elle réussit.

¹⁸³ Webster, p.270. Freud avait échoué dans l'interprétation des rêves du philosophe Gompertz, lequel n'avait pas offert de « résistance » ; le Viennois expliqua à Fliess qu'il « est aisé pour un philosophe de transformer une résistance interne en réfutation logique » (lettre à Fliess, 9/12-1899).

¹⁸⁴ "L'Interprétation", p.90

¹⁸⁵ "Les Progrès", p.VIII

¹⁸⁶ Analyse terminée analyse interminable, tr. fr., p.16b

¹⁸⁷ Cf., par ex., Introduction à la psychanalyse, p.300; L'Inconscient, C.P.IV, 101 et Quelques leçons élémentaires sur la psychanalyse, 1938, C.P., V, 381

¹⁸⁸ Freud "Leçons élémentaires sur la psychanalyse", 1938, CP,V, p.376

¹⁸⁹ Freud, 1938, 381

¹⁹⁰ Introduction à la psychanalyse Trad. fr., p.484

Après avoir découvert le sens d'une action, il faut faire admettre ce sens à ce patient. C'est ce que Freud prétend faire. Il n'en est rien, ce que le psychanalyste veut ce sont des aveux, obtenus par quelqu'un qui sait, avant toute enquête, ce qui doit être, auprès de quelqu'un qui refuse d'admettre ce que l'autre veut qui soit. Comme nous le savons, cette résistance devient la preuve du refoulement. On est exactement dans les procès bolcheviques. Il faut absolument persuader l'autre d'admettre une vérité dans l'intérêt du système dont il fait partie grâce au transfert. Tout le sens de la technique est là. Freud procède par "association libre" (*la règle fondamentale : dire tout ce qui passe par l'esprit*) et interprétation symbolique.

Il suffit de lire les quelques observations reportées par Freud pour s'apercevoir qu'il guide l'association des idées, en prétendant toujours qu'il y a encore quelque chose à découvrir, en orientant le sujet vers ce que le psychanalyste attend, si besoin en lui fournissant le sens symbolique de son contenu. On va donc du symbole à l'association libre et de l'association libre orientée et guidée au symbole.

Tout le système de persuasion va donc s'opérer dans le cadre du transfert, relation présente avec l'analyste, écran, peut être, mais écran actif, et interactif. Le transfert se définit comme une lutte pour le pouvoir, "champ de bataille sur lequel doivent se heurter toutes les forces en présence"¹⁹¹. Toute sa vie, Freud est revenu sur le problème de la suggestion, pour la récuser, pour s'en défendre et pour finalement l'admettre : "Les résultats de la psychanalyse se fondent sur la suggestion", mais ajoute-t-il "dans le cadre du transfert", ce qui veut dire que le sujet est en face d'une interprétation vraie et qu'il voit la disparition des symptômes. C'est une suggestion, oui, mais, par bonheur, la suggestion de la vérité. Il admet aussi que "les patients eux-mêmes sont faciles à convaincre ; il n'y a que trop d'occasions de le faire au cours du traitement. Mes clients sont des malades et de ce fait irrationnels et suggestibles"¹⁹². A l'époque où il croyait à la séduction par un adulte, il disait obtenir l'aveu grâce à "une très forte contrainte" (*durch den stärksten Zwang*).

Le transfert est la relation même qui conduit le récepteur, cérébralement vidé de toute possibilité de réflexion rationnelle et soumis au maître, à partager l'idée que lui offre l'analyste doté de la connaissance parfaite et infaillible. L'isolement cognitif et affectif livre le disciple au maître. C'est ainsi que se présente le chef d'un totalitarisme : "Le chef est infaillible, il ne commet pas d'erreur, il a toujours raison"¹⁹³.

Contredire c'est résister et résister demande expressément une psychanalyse et seule une psychanalyse réussie fait cesser toute opposition. Il est hors de doute que le critère de réussite d'une psychanalyse est l'obtention de l'accord parfait. C'est-à-dire que la notion théorique de résistance rend totalement impossible une proposition contraire au système, ce qui pourrait s'entendre tout aussi bien comme l'affirmation qu'aucune proposition ne peut être contraire au système ou encore qu'il n'existe aucune proposition qui ne soit contenue le système.

Le témoignage de Leo Einsenberg, professeur de psychiatrie de l'enfant à Harvard, n'a donc rien d'original : "Ici, les chaînes étaient à l'intérieur. Pour devenir un chercheur en psychiatrie, vous deviez être psychanalysé et si l'analyse était pratiquée par quelqu'un qui savait que sa théorie était vraie, une des choses qu'il avait faire était de traiter votre scepticisme comme un symptôme". Et il ajoutait : "De cette façon, il n'y avait pas de moyen de s'en sortir, vous étiez piégé par votre intérêt à faire des recherches de valeur"¹⁹⁴.

La psychanalyse n'utilise pas des moyens habituels d'administration de la preuve en raison même de son essence propre qui lui interdit cette voie. Sa transmission à autrui, sa propagation, son acceptation passe nécessairement par une relation duelle au cours de laquelle l'enseignant se mue en maître spirituel et l'enseigné en disciple¹⁹⁵. Cette relation privilégiée et obligée est centrée sur le transfert qui va du disciple au maître. Sans transfert, pas d'acceptation par un esprit rationnel, bien entendu, du contenu de la doctrine. Au cours du transfert, on va isoler à deux titres le disciple d'une part du fonctionnement de sa raison d'autre part de toute relation sociale autre que celle qu'il entretient avec le maître.

¹⁹¹ "Introduction à la psychanalyse"

¹⁹² à Fliess, 7/08/1901 : étrangement, la traduction française donne "tous sont des malades donc des êtres particulièrement irrationnels et dont les réactions sont imprévisibles".

¹⁹³ H. Arendt, p.74

¹⁹⁴ Dolnick, p 279

¹⁹⁵ Aujourd'hui, plus qu'autrefois encore, des individus se donnent spontanément à la croyance et s'attribuent le titre de psychanalystes, se sont des "transférés de profession". Le psychanalyste, disait Lacan, s'autorise de lui-même. Nous sommes d'emblée dans le fanatisme commercial. Un spécialiste les dévoile au premier coup d'œil

L'isolement du thérapeute et du malade a été loué par certains esprits, par exemple Foucault, qui n'y ont pas saisi une condition nécessaire à la réussite de la manipulation affective.

Pour posséder dans sa totalité un esprit il convient de le vider, de le séparer de toute attache qui réduirait et rendrait impossible l'œuvre de possession. H. Arendt considèrerait que le totalitarisme avait besoin d'individus isolés et acculturés : "Le principe caractéristique de l'homme de masse n'est pas la brutalité ou le retard mental mais l'isolement et le manque de rapports sociaux normaux". "L'atomisation sociale et l'individualisation extrême précèdent les mouvements de masse". Elle continue "le totalitarisme sont des organisations massives d'individus atomisés et isolés"¹⁹⁶. Taine montrait que le jacobinisme détruisait toute réalité sociale organique : "Entre les individus il ne doit subsister qu'un lien, celui qui les attache au corps social ; tous les autres nous les brisons nous ne souffrons pas d'agrégat particulier ; nous défaisons de notre mieux le plus tenace de tous, la famille".¹⁹⁷

Freud isole le sujet, le réduit à sa relation à lui en donnant de la famille une peinture effroyable.

Mais ces deux leviers ne produiraient pas leurs effets si les interprétations données au sujet sur sa vie secrète et ses intentions profondes ne produisaient un bouleversement émotionnel, souvent dramatique, où ses plus sincères attachements balayés, ruinés vont apparaître comme autant d'illusions forgées par lui-même et destinées à dissimuler ses atroces et odieux désirs d'incestes, de meurtres, d'aberrations sexuelles insupportables, le tout engendrant une culpabilité insoutenable.

Freud trouva dans les pratiques de l'inquisition son modèle thérapeutique "Je rêve ainsi d'une religion du diable extrêmement primitive dont les rites s'exercent en secret et je comprends maintenant *la thérapeutique rigoureuse* qu'appliquaient les juges aux sorcières. Les liens de connexions ne manquent pas"¹⁹⁸. Freud utilisait les 3 croix pour conjurer le malin¹⁹⁹. Dès lors l'évidence est manifeste pour Freud : "Pourquoi est-ce que les confessions faites sous la torture, ressemblent tant aux communications faites par nos malades en cours de traitement ?"²⁰⁰.

Dès lors, le psychanalyste s'offre comme la seule solution à la névrose désespérée qu'elle a engendrée. "Le patient apparaît désorienté, dépendant et avide de trouver une solution réconfortante venant du thérapeute"²⁰¹. Ici encore on voit les effets du concept central de défense, de résistance. On se défend contre des idées inavouables, dont on a honte et la psychanalyse brise les défenses et vous met à nu.

Il s'agit donc d'une entreprise de suggestion où la vérité est imposée au disciple par un rituel initiatique et une manipulation affective jusqu'au terme où la vérité de la psychanalyse est révélée tout à la fois au maître et au disciple dont les existences se renforcent et se justifient. De la sorte le seul moyen permettant de prouver les assertions psychanalytiques est la relation sur le divan qui est elle-même biaisée par Freud qui va suggérer aux sujet ses propres idées pour paraître les retrouver ensuite.

Ce qui nous trompe c'est qu'une fois installée l'idéologie totalitaire n'a plus à prouver sa véracité, elle est admise comme allant de soi, à l'instar des vérités éternelles, et tout doute devient un sacrilège laïque : "Les mouvements totalitaires cessent d'être obsédés par les preuves "scientifiques" dès qu'ils sont au pouvoir"²⁰².

Le terme de l'initiation est la fin de la psychanalyse, le moment où l'analysé est devenu lui-même psychanalyste selon les critères définis par les organes détenteur du pouvoir à un certain moment donné et en un lieu donné. La vérité de la psychanalyse est donc confirmée, encore une fois, puisque le disciple est devenu maître.

SEULE FACON DE REpondre AUX OPPOSANTS : LE DIVAN

¹⁹⁶ H. Arendt, pages 39 et 47. cf. 74

¹⁹⁷ Taine, Les Origines..., vol.2, p.68 et "Dès lors les affections et les obéissances ne se dispersent plus en frondaisons vagabondes ; les mauvais supports auxquels elles s'accrochaient comme des lierres, castes, églises, corporations, provinces, communes ou familles, sont ruinés et rasés, sur ce sol seul nivelé l'État seul reste debout et offre seul un point d'attache ; tous ces lierres rampants vont s'enlacer en un seul faisceau autour du grand pilier central", id., p.68-69

¹⁹⁸ Lettre à Fliess, 24-1-1897 ; la dernière phrase a disparu de la trad.fr.p.167.

¹⁹⁹ Kerr, "A most dangerous method", Sinclair-Stevenson, 1994, p.470

²⁰⁰ A Fliess, 17/01/97. Des esprits facétieux disent que le mérite de Fliess est d'avoir stimulé la créativité de Freud, nous en voyons les bienheureux effets. ! ! ! Les caviardages sont certainement des coquilles ! !

²⁰¹ Hoehn-Sarrie, cit.in AJP, 1986, 6, 691

²⁰² H. Arendt, p.71

Freud a prétendu que s'il avait appliqué à ses critiques la méthode qu'il appliquait à ses malades c'est parce que leur opposition avait la même source et qu'on l'avait mis au "piloti"²⁰³. La vérité est toute autre. Freud a toujours estimé que sa vérité se dévoilerait à tout un chacun s'il parvenait à éliminer les résistances. Une opposition doit être traitée non comme une opposition fondée sur un contenu logique, demandant une argumentation, mais comme une attaque exigeant une défense dans un rapport relationnel procédural. Dans "L'Interprétation des Rêves" un rêve échappant à l'explication par le désir est récupéré par le désir de s'opposer à sa théorie.

La Sainte Inquisition permettait la défense de la personne accusée de sorcellerie mais le défenseur ne pouvait être que l'incarnation de la sorcellerie donc son existence même, en tant que défenseur d'un sorcier, confirmait le bien fondé de l'accusation.²⁰⁴ "Un manuel manuscrit à l'usage des inquisiteurs leur enjoint de poursuivre comme fauteurs d'hérésie les avocats qui accepteraient de défendre des hérétiques"²⁰⁵ Ce devint "un principe reconnu du droit canonique qu'un avocat d'hérétique devait être suspendu de ses fonctions et noté d'infamie à perpétuité"²⁰⁶. On comprend l'admiration de Freud pour cette vénérable institution.

Toute opposition extérieure, toute mise en question sera la vérification du système puisque la proposition adverse sera traitée comme l'opposition d'un adversaire qui sera discrédité comme affecté d'incompétence mentale²⁰⁷. "Les hommes en général se comportaient à l'égard de la psychanalyse précisément de la même façon que les névrosés en cours de traitement pour leurs troubles... La situation était à la fois alarmante et réconfortante. Alarmante parce que ce n'était pas un mince affaire que d'avoir tout le genre humain comme patient et réconfortante parce tout se réalisait après tout comme les prémisses établies par la psychanalyse l'avaient prévu."²⁰⁸

"Nous traitons nos adversaires comme des malades". Ce qui signifie deux choses.

D'abord, que tout énoncé théorique est intégré à la relation avec l'analyste. Mais, ensuite et par là même, la proposition est intégrée au système totalitaire où une opposition à l'analyste est totalement exclue puisque parfaitement conforme au système. Être en accord ou être en désaccord est parfaitement compatible avec le système. En effet, toute opposition dans ce système est, par essence, une résistance à l'interprétation de l'analyste. Le totalitarisme renferme l'homme tout entier et ne laisse rien en dehors de lui-même. "Les mouvements totalitaires posèrent leur supériorité, dans la mesure où ils étaient porteurs d'une *Weltanschauung* qui leur permettait de prendre possession de l'homme dans sa totalité".²⁰⁹ En cherchant à définir la singularité du jacobinisme, Taine le compare aux despotismes de l'histoire, il trouve que ce qui le caractérise c'est qu'il ne laisse rien à l'homme en dehors de ce qu'il lui impose, "ne rien laisser en lui qui ne soit prescrit, conduit et contraint".²¹⁰

Un tel mécanisme caractérise à ce point le mouvement totalitaire que le piège se referme naturellement sur l'accusateur qui devient accusé à son tour. Depuis son origine, le mouvement psychanalytique connu des opposants qui se virent appliquer le broyeur totalitaire et rejeter dans la catégorie infamante des perturbés mentaux. O. Rank, Ferenczi, Bleuler, Jung furent, parmi d'autres les victimes de ce procès, eux qui, avant de succomber à leur tour, avaient porté les mêmes accusations sur d'autres. Bien évidemment, les victimes pouvaient aussi bien se défendre en mettant l'accusateur dans la même situation. La fin de la correspondance entre Freud et Jung en témoigne, à merveille.

Freud fut séduit par l'affirmation de l'avocat de la défense dans "Les frères Karamazov" qui, récusant l'accusation, rejette toute argumentation psychologique parce qu'on peut y défendre des thèses contraires, la psychologie étant "une arme à

²⁰³ "Nouvelles Conférences", trad. angl., p.177

²⁰⁴ "Les conciles de Valence et d'Albi, en 1248 et 1254, tout en prescrivant aux inquisiteurs de ne pas se laisser arrêter par les vaines chicanes des avocats, rappelèrent d'une manière significative la disposition de la loi canonique, en la déclarant applicable à l'avocat qui oserait défendre un hérétique" H.C.Lea, Histoire de l'Inquisition, I, p.504-505

²⁰⁵ *ibid.*

²⁰⁶ *ibid.*

²⁰⁷ "La plupart de ce qui est opposé à la psychanalyse, même dans les travaux scientifiques, part d'une information insuffisante qui semble, à son tour, fondée par des résistances affectives" C.P., V, p.127. En ce siècle de barbarie, on se contente d'imbéciles ou de "diseurs de bêtises", l'esprit est le même mais la sémantique s'appauvrit.

²⁰⁸ Freud, "Les résistances à la psychanalyse" 1925

²⁰⁹ H. Arendt, p.63

²¹⁰ Taine, Origines de la France contemporaine, vol.2 page 93.

double tranchant" (en Russe, littéralement, "un bâton à deux bouts")²¹¹. L'avocat en effet, répondant au procureur, évoque "La subtilité de la psychologie qui nous attribue dans telles circonstances la férocité et la vigilance de l'aigle, et l'instant d'après la timidité et l'aveuglement de la taupe"²¹². C'est alors que Freud, adoptant, sans état d'âme, cette tactique, quand il reçoit en retour ses propres arguments retournés contre lui, dit "pouce" et siffle la fin du jeu. Dans une note de son article "La sexualité féminine" (1931)²¹³, il prévient les critiques qui, s'opposant à sa théorie, tenteraient de le faire en le psychanalysant. En effet il vient d'affirmer que la femme, dans son évolution, doit renoncer au phallus atrophié, que représente le clitoris, pour admettre le vagin. Il avertit les psychanalystes, féministes ou femmes, qu'il n'admettra pas le genre de critique, lui reprochant de justifier théoriquement un "complexe de masculinité" visant à dominer et à réduire les femmes. Car "cette espèce d'argument psychanalytique nous rappelle ici, comme il le fait souvent, le fameux argument de Dostoïevski de l'arme à double tranchant. Les opposants, de leur côté, penseront qu'il est tout à fait compréhensible que les membres du sexe féminin puissent refuser une notion qui semble contredire une égalité si ardemment convoitée avec les hommes. L'utilisation de l'analyse comme arme de controverse manifestement n'aboutit à aucune décision".

CONCLUSION

Parler de psychanalyse, comme j'en parle depuis 60 ans me laisse l'impression et ce, de plus en plus au cours du temps, de me déplacer dans une atmosphère de plus en plus irréelle.

En 1949, je soutenais un DES sur "Les rapports de Freud et de Schopenhauer" et je n'aurais pas pu imaginer, le moins du monde, que je tiendrais un jour les propos que je viens de tenir devant vous. Compte tenu, bien sûr, de la critique que nous en faisons et de son importance sans cesse décroissante dans la psychologie et dans la psychiatrie mondiale. Mais nous sommes en France.

À plusieurs reprises, on a tenté de sauver le soldat Freud.²¹⁴ Je revois encore Daniel Lagache, dans son bureau du Boulevard St Germain se demandant, devant moi, sur quoi fonder la psychanalyse. Comme il envisageait la philosophie, je me suis permis de lui faire remarquer que la philosophie n'avait jamais rien fondé jusqu'ici, à quoi il me répondit : "vous, vous savez !".

Ce que j'ai su depuis c'est que d'autres ont cherché dans les sciences cognitives²¹⁵, les neurosciences ce fondement ou du moins, une quelconque confirmation, un sauvetage. C'est un oxymoron. Comment une science dont les incertitudes sont encore si nombreuses pourrait fonder un dogmatisme religieux ? Dans le numéro de mars 2001 de *"American Journal of Psychiatry"*, on trouve un article de Reiser qui a cherché cet accord, sur "Le Rêve dans la Psychiatrie Contemporaine" où, bien évidemment, les thèmes freudiens sont omniprésents. La conclusion de l'article est d'autant plus remarquable qu'elle confirme ce qu'on savait. Elle affirme que les théories de Freud sur le rêve "ne sont ni directement validées ni réfutées par les données empiriques revues dans cet article. De ce fait, je me demande s'il ne serait pas judicieux d'éviter de se préoccuper de savoir si les données des neurosciences réfutent ou confirment les formulations et la théorie originelles de Freud." *Bene, optime, recte !*

Je ne suis pas venu ici pour vous annoncer la mort de Freud ou de la psychanalyse. Nous savons, aujourd'hui, que ce genre d'arrogance ridiculise définitivement son porteur. On a annoncé périodiquement la mort des dieux, "nouvelle très exagérée", aurait dit Mark Twain. Plutarque raconte qu'un soir le pilote égyptien d'un navire a été appelé, près de l'île de Paxos, trois fois par une voix qui lui demanda de proclamer que le grand Pan était mort. Comme le dit Ramsay Macmullen "Le paganisme est mort, c'est un fait, mais comme le dernier des stégosaures ou comme un récif corallien ?" Auguste Comte a fait, la dessus, une réflexion essentielle : "Personne, sans doute, n'a jamais démontré logiquement la non-existence d'Apollon, de Minerve, etc... ni des fées orientales ou des diverses créations poétiques ; ce qui n'a

²¹¹ Cf. J.L. Rice, p.217 et sq.

²¹² "Les frères Karamazov", p.631 et "Voilà, messieurs les jurés, une autre sorte de psychologie. C'est à dessein que je recours moi-même à cette science pour démontrer clairement qu'on peut en tirer n'importe quoi. Tout dépend de celui qui opère"

²¹³ C.P., V, p.258. trad. fr., p.143-144

²¹⁴ D'aucuns qui s'en réclament encore l'ont abandonné, ce qui s'est passé sur tous les champs de bataille

²¹⁵ K.M. Colby, R.J. Stoller, "Cognitive science and psychoanalysis", The analytic Press, 1988.

nullement empêché l'esprit humain d'abandonner les dogmes antiques quand ils ont enfin cessé de convenir à l'ensemble de sa situation"²¹⁶. Bref, on n'a pas démontré qu'ils n'existaient pas, on a cessé d'y croire.

Nous sommes dans une culture dont la psychanalyse est une partie, même les auteurs critiques de Freud peuvent encore ressentir sa séduction et rêver, avec Renan, qu'on est quitte envers sa foi *"quand on l'a soigneusement roulée dans ce linceul de pourpre où dorment les dieux morts"*.

²¹⁶ A.Comte "Discours sur l'Esprit Positif"

BIBLIOGRAPHIE sommaire et commune

Hannah ARENDT, *Le Système Totalitaire*. Éditions du Seuil, collection Points (1995).

BERGIN (A.E.) GARFIELD (S.L.) Eds. 1994. *Handbook of Psychotherapy and Behavior Change. An Empirical Analysis*. (4th Edition) John Wiley & Sons.

BENESTEAU (J.) *Mensonges Freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*. MARDAGA, Bruxelles, 2002

BORCH-JACOBSEN (M.) 1995. *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*. Aubier.

BOUVERESSE (J.) 1991. *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*. Éditions de l'Éclat, collection tiré à part, 1996 (2^{ème} édition).

CIOFFI (F.) 1969-1998. *Freud and the Question of Pseudoscience*. Open Court, Chicago and La Salle.

CORRAZE (J.) 1998. Le Moi-peau ou le merveilleux psychanalytique. *Évolutions Psychomotrices*, vol. 10 n°40: 59-87.

CREWS (F.) 1995. *The Memory Wars. Freud's Legacy in Dispute*. A New York Review Book.

CREWS (F.) 1998. *Unauthorized Freud Doubters confront a Legend*. New York, Viking.

DOLNICK (E.) 1998. *Madness on the Couch: Blaming the Victim in the Heyday of Psychoanalysis*. (Simon & Schuster).

ELLENBERGER (H.F.) 1970. *The Discovery of the Unconscious: The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*. Basic Books. Trad. Fr.: *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Fayard 1994.

ERWIN (E.) 1996. *A final Accounting. Philosophical and empirical Issues in Freudian Psychology*. Bradford Book. The MIT Press.

ESTERSON (A.) 1993. *Seductive Mirage: an Exploration of the Work of Sigmund Freud*. Chicago, Open-Court.

EYSENCK (H.J.) 1985. *Decline and Fall of the Freudian Empire*. Penguin Books. (trad.fr. « *Déclin et Chute de l'Empire Freudien* » F. X. de Guibert, Paris, 1994)

FISHER (S.) GREENBERG (R.P.) 1977. *The Scientific credibility of Freud's Theory and Therapy*. Basic Books.

FREUD Sigmund & Wilhelm FLIESS: *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess 1887-1904*. (Masson edit.) Belknap Press of Harvard University Press. 1985.

FULLER-TORREY (E.) 1992. *Freudian Fraud: The Malignant Effect of Freud's Theory on American Thought and Culture*. Harper Collins.

GELLNER (E.) 1985. *La Ruse de la déraison: Le mouvement Psychanalytique*. Presses Universitaires de France. 1990.

GEORGE (F.) 1979. *L'Effet 'Yau de poêle de Lacan et des lacaniens*. Hachette.

GROSSKURTH (P.) 1991. *Freud, l'Anneau Secret*. Presses Universitaires de France. 1995

GRÜNBAUM (A.) 1996. *Les Fondements de la Psychanalyse*. Paris, Presses Universitaires de France. (Édition française revue et augmentée par l'auteur de : Adolf Grünbaum, 1984 *The Foundations of Psychoanalysis: a philosophical critique*.).

KERR (J.) 1994. *A Most Dangerous Method. The Story of Jung, Freud, and Sabina Spielrein*. Sinclair-Stevenson.

KLINE (P.) 1972. *Fact and Fantasy in Freudian Theory*. Methuen.

LYNN (D.J.) VAILLANT (G.E.) 1998. Anonymity, Neutrality, and Confidentiality in the Actual Methods of Sigmund Freud: a Review of 43 Cases, 1907-1939. *American Journal of Psychiatry*. (February 1998) 155: 2, 163-171.

MACMILLAN (M.) 1991. *Freud evaluated: The Completed Arc*. 1997, Cambridge, the MIT Press (2de édition augmentée).

MAHONY (P.J.) 1984. *Les Hurlements de l'Homme aux Loups*. (Édit. française remaniée par l'auteur) P.U.F. 1995.

MAHONY (P.J.) 1986. *Freud et l'Homme aux Rats*. P.U.F. 1991.

MAHONY (P.J.) 1996. *Dora s'en va. Violence dans la psychanalyse*. Les empêcheurs de penser en rond/Le Seuil, 2001.

- NOLL (R.) 1997. *Jung, "le Christ Aryen". Les secrets d'une vie.* Plon 1999.
- OBHOLZER (K.) 1980. *Entretiens avec l'homme aux loups. Une psychanalyse et ses suites.* Gallimard, 1981.
- POLLAK (R.) 1997. *The Creation of DR. B.: A Biography of Bruno Bettelheim.* New York, Simon & Schuster (Touchstone Book Edition, 1998).
- POMMIER (R.) 1978. *Assez décodé.* Roblot.
- RICE (J.) 1993. *Freud's Russia. National Identity in the Evolution of Psychoanalysis.* Transaction Publishers.
- ROAZEN (P.) 1975. *Freud and his followers.* (2^d Edition) N.Y. Da Capo Press 1990.
- SZASZ (T.) 1976. *Anti-Freud: Karl Kraus's Criticism of Psychoanalysis and Psychiatry.* Syracuse University Press, 1990 (2^d Edition).
- SCHARNBERG (M.) 1993. *The Non-Authentic Nature of Freud's Observations.* Volume 1: *The Seduction Theory.* Volume 2: *Felix Gattel's Early Freudian Cases, and the Astrological Origin of the Anal Theory.* Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala
- SHORTER (E.) 1996. *History of Psychiatry: From the Era of the Asylum to the Age of Prozac.* New York, John Wiley.
- SOKAL (A.) BRICMONT (J.) 1997. *Impostures intellectuelles.* Éditions Odile Jacob.
- SULLOWAY (F.J.) 1979. *Freud: Biologist of the Mind. Beyond the psychoanalytic Legend.* Harvard University Press, 1992 (2^d Edit.) trad. fr.: *Freud, Biologiste de l'Esprit.* Fayard, 1998
- SULLOWAY (F.J.) 1991. Freud's Cases Histories: the social Construction of Psychoanalysis. *Isis.* n°82: 245-275.
- TAINE Hippolyte, 1884. *Les Origines de la France Contemporaine.* Robert Laffont, collection Bouquin 1986, 2 volumes.
- TALLIS (R.C.) 1996. Burying Freud. *Lancet, (march 9) Vol. 347: 669-671.*
- VAN RILLAER (J.) 1980. *Les Illusions de la Psychanalyse.* Bruxelles, Mardaga.
- WEBSTER (R.) 1995. *Why Freud was wrong: Sin, Science, and Psychoanalysis.* Harper Collins. Trad. Fr. *Le Freud Inconnu.* Editions Exergues.
- WEISZ (G.) 1975. Scientists and sectarians: The case of Psychoanalysis. *Journal of the History of Behavioral Sciences,* 11: 350-364.
- WHYTE (L.) 1960. *L'inconscient avant Freud.* Payot, 1971.
- WILCOCKS (R.) 1994. *Maelzel's Chess Player: Sigmund Freud and the Rhetoric of Deceit.* Rowman & Littlefield.